



# LE JOUR

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Aussi longtemps que les choses iront systématiquement mal, je continuerai systématiquement à dire qu'elles ne vont pas bien —

Henri ROCHFORD

Directeur-Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est. rue Sainte-Catherine (suite 41), Montréal  
Case postale 20, Station "N" — Tél. \*Plateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

## Victoire contre la guerre!

"La nouvelle charte de paix des Nations Unies est une victoire contre la guerre elle-même... une chance suprême d'établir le règne universel de la raison, de créer une paix durable."

Ces paroles si justes, si pleines de grandeur dans leur extrême simplicité, ces paroles qui résumant si éloquentement tous les espoirs que l'humanité fonde sur le nouvel organisme de paix international né de la conférence de San-Francisco, le regrette président Roosevelt aurait pu les prononcer, de sa voix prenante, de sa voix que les peuples amis de la liberté avaient appris à connaître, à respecter, à entendre avec confiance... Mais Franklin Roosevelt n'est plus, et c'est son successeur, le président Truman, qui les a prononcées, ces paroles, avec une émotion profonde, avec toute la sincérité et toute la foi d'un honnête homme qui ne veut ni pour lui, ni pour les siens, ni même pour les ennemis vaincus de sa patrie, du retour des guerres sanglantes, des effrayantes hécatombes.

"Si nous avions eu cette charte il y a quelques années, a dit M. Truman, et si nous avions eu, par-dessus tout, la volonté de nous en servir, des millions d'êtres humains qui sont morts aujourd'hui vivaient encore. Si, dans l'avenir, la volonté allait nous manquer de nous servir de cette charte, des millions d'êtres humains qui vivent aujourd'hui mourraient sûrement!"

On sent là la confiance d'un démocrate convaincu dans le bon fonctionnement d'une institution éminemment démocratique, destinée à sauvegarder la paix et la liberté des peuples, tout ce que la démocratie place au-dessus de tout. M. Truman n'est pas, comme l'était Roosevelt, comme le sont Churchill ou Staline, une grande figure internationale, destinée à l'Histoire; mais c'est un bon Américain, et c'est beaucoup! Les mots qu'il a trouvés cet Américain pour définir l'oeuvre de la conférence de San-Francisco, dans le discours de la séance de clôture, devant les délégués de cinquante nations alliées dans la guerre et dans la paix, ces mots méritent de passer, eux, à l'Histoire, si celui qui les a prononcés ne devait pas y trouver sa place.

La confiance qu'exprime le président Truman dans le succès de l'organisme de sécurité créé à San-Francisco est communicative. Nous ne demandons qu'à croire avec lui que les puissances alliées, demeurées unies en dépit de tous les efforts de propagande pour les diviser, sauront s'organiser de telle sorte que, dans l'avenir, les causes de guerre seront évitées et que, si des nations de proie persistent à vouloir quand même s'attaquer à des états plus faibles, l'agression sera broyée, par la force si c'est nécessaire.

Le très grand homme qu'était Roosevelt appartenait davantage au monde qu'à l'Amérique. M. Truman, Américain moyen, est parfaitement représentatif des Etats-Unis, dont il est devenu le président; il appartient entièrement, lui, à son pays. Mais l'Américain moyen a changé depuis 1919; il a évolué dans le domaine des affaires internationales. L'Américain moyen a pris conscience des responsabilités de sa patrie en même temps que de son influence. L'Américain moyen n'est plus isolationniste. L'Américain moyen sait qu'il ne peut plus demeurer en dehors de la guerre, qu'elle éclate à Dantzig, en Mandchourie ou en Espagne, et il est bien décidé à tout faire pour l'éviter désormais, en appuyant de toute sa force, qui est immense, un système de sécurité collective. L'Américain moyen n'a plus peur des engagements internationaux, car il sait que le fait de se tenir à l'écart ne peut que précipiter la catastrophe dans laquelle il serait fatalement entraîné avec tous les autres peuples. C'est l'Américain moyen qui a accueilli chez lui, à San-Francisco, les délégués des Nations Unies et qui a travaillé avec eux à l'établissement de la charte de sécurité qui devrait être, à la liberté universelle, ce que la Grande Charte de 1215 a été à la liberté anglaise.

M. Truman n'est pas, comme l'a été Roosevelt, un grand citoyen du Monde. C'est le premier citoyen des Etats-Unis, et c'est à ce titre qu'il s'est adressé, mardi, aux délégués des nations, avant qu'ils retourneraient dans leurs pays respectifs. Il a parlé avec une grande dignité et un solide bon sens; avec, aussi, beaucoup de coeur. Ses propos sont relevés de cette pointe de sentiment si typiquement américaine:

"Quelque part en ce vaste pays, a-t-il dit aux délégués, chacun de vous peut trouver de nos citoyens qui sont des fils ou des filles, ou des descendants à quelque degré de votre territoire. Notre peuple tout entier est heureux et fier que cette réunion historique et ses œuvres aient eu lieu dans notre pays. Et cela inclut les millions de loyaux Américains patriotes qui tiennent des pays non représentés à cette conférence."

Le grand espoir qui anime M. Truman est l'espoir même qui doit tous nous animer. Les nations civilisées ne doivent pas gagner, au prix de sacrifices inouïs, une sanglante victoire, seulement pour se trouver plongées, moins de vingt ans plus tard, dans un conflit plus terrible encore. Nous devons tous souhaiter, avec le président des Etats-Unis, que la charte que viennent de signer, à San-Francisco, les délégués des cinquante nations, soit "la solide structure sur laquelle nous pouvons édifier un monde meilleur!"

Emile-Charles HAMEL

## AVEC LE SOURIRE

### Hommages aux vaincus

La bonne ville de Québec a eu son défilé de la Saint-Jean-Baptiste, comme cela se devait. Certaines sections enthousiastes ont trouvé qu'il était bon d'honorer non pas les vainqueurs, mais bien les vaincus. Serait-ce pour leur faire passer le goût d'amertume qui doit leur rester dans le palais. Et, aussi, pour faire oublier aux foules avides de la défaite retentissante des dernières élections. C'est pourquoi il y avait un char qui atteignait au sublime: "Hommage au chanoine Groulx".

Probablement pour rappeler à la génération actuelle que le chef spirituel du Bloc a été battu à bloc.

Et il y avait aussi le char de la Petite Ecole... La très petite école.

Celle où l'on apprend probablement "La Peur"...

### La Tarasque est constipée...

Au bout d'un long mois d'attente, l'Action Catholique se décide à parler de la conférence intitulée "La Peur", après s'être référée, comme bien l'on pense, à cette "estimable" revue qui porte l'intelligent titre de "Relations". La feuille de Québec, qui ne brille pas par l'originalité, intitule son entrefilet: "La conférence de Tarascon", empruntée à ladite revue.

Il y a quelque malaise dans les milieux de la bonne presse. Une indigestion, peut-être, due à la peur...

Toujours est-il que l'A.C. à l'affût de tous et de tout, doit être légèrement constipée, comme "Relations".

Quand on parle de Tarasque...

## SAN-FRANCISCO

De bonnes langues, en général d'ailleurs très habituées à parler de saints, parlaient de Saint-Fiasco le dimanche même avant que ne s'ouvre la conférence de sécurité des Nations Unies dans la ville de la côte du Pacifique. Certains observateurs superficiels, qui pensaient peut-être plus, pendant leur séjour à San-Francisco, à une candidature laurentienne qu'à l'étude des faits internationaux, n'ont pas ménagé à leur retour les sarcasmes à cette conférence ou tout, à leur gré, se passait trop à l'américaine. Mais, selon un vieux proverbe de l'Arabie (l'une des cinquante nations qui ont signé la charte de sécurité), les chiens aboient, mais la caravane passe! En dépit des critiques mesquines ou inconséquentes, en dépit, surtout, de tous les efforts de la propagande ennemie dont ces critiques étaient l'écho, les nations alliées sont restées unies et ont mené à bien leur tâche de créer un organisme international de sécurité et de paix.

Comment fonctionnera cet organisme, et avec quel succès, voilà ce que, seuls, les événements nous diront. Mais jamais autant de nations n'ont été unies par la souffrance et l'épreuve, jamais le monde n'a senti à un tel point la nécessité de prévenir le retour de la guerre, jamais l'humanité n'a eu chance plus belle d'établir le règne universel de la raison et de la paix.

Tous les peuples amis de la paix fondent sur la charte de San-Francisco un grand espoir. Cet espoir ne doit pas être déçu. Le meilleur moyen d'éviter le retour de la catastrophe, c'est de ne pas adopter bêtement une attitude défaitiste en considérant ce retour comme inévitable. Il y a de ces personnes qui veulent se montrer supérieurement sceptiques, qui ne veulent pas être taxées de naïveté et qui prophétisent toujours le pire afin de n'avoir pas l'air d'être prises au dépourvu par les événements. Une telle attitude paralyse tout de suite, chez qui l'adopte, tout effort constructif en faveur de la paix, tout geste efficace contre le retour de la guerre. Il faut croire, croire ardemment, à la possibilité de la paix, si l'on veut bien travailler pour la paix. Et ce n'est que par la foi et le travail de tous les hommes de bonne volonté que l'on pourra empêcher le retour désastreux de la guerre.

Ceux qui ne veulent pas croire à la possibilité d'une paix durable peuvent toujours sourire de la confiance et des efforts de ces hommes de bonne volonté. Le grand espoir qui nous anime en ce moment peut leur paraître ridicule ou pitoyable. Cela ne doit pas nous arrêter. On nous rappellera le grand espoir déçu de Wilson, les efforts inutiles de Briand; on nous citera le précédent décourageant de la Société des Nations... Qu'importe? L'expérience est une suite d'erreurs durement expiées, de leçons chèrement acquises. La S.D.N. a été un échec, soit. Mais nous avons pu constater quelles étaient les causes de cet échec, quels étaient ses défauts et ses faiblesses, et nous sommes en mesure aujourd'hui d'y remédier, pour créer un organisme plus efficace.

Ainsi que l'a affirmé le chef de la délégation française à la conférence de San-Francisco, M. Joseph Paul-Boncour, l'organisation internationale ne se trouvera plus désarmée contre la violence. La force mise à la disposition du Conseil de Sécurité assure plus de vigueur et d'efficacité aux sanctions qu'il décidera. La S.D.N. ne disposant d'aucune force militaire, ses condamnations devaient fatalement demeurer toutes platoniques. Les sanctions morales n'étaient pas de nature à faire reculer l'Allemagne nazie ou l'Italie fasciste, pas plus que le Japon militariste. Mais l'emploi de la force, d'une force supérieure à la leur, eût pu broyer ces puissances de proie avant qu'elles ne multiplient les agressions et ne sement la mort et la destruction dans le monde. Cette force, le

Conseil de Sécurité en disposera, et y aura recours au besoin. De cette façon, ses condamnations auront un poids que n'eurent jamais celles de la S.D.N.

Un autre avantage du nouvel organisme de sécurité des Nations Unies sur l'ancienne S.D.N., c'est que les décisions du Conseil chargé d'appliquer les sanctions ne seront pas entravées ou retardées par de vains pourparlers ou tous les délégués, même — et surtout! — ceux des petits états les moins en cause, voudraient dire leur mot, proposer des amendements, se donner la vedette. En définitive, ce sont les cinq grandes Puissances — Russie, Etats-Unis, France, Grande-Bretagne et Chine — celles-là mêmes qui contribueront le plus largement à la force militaire du Conseil de Sécurité, qui prendront les décisions et les appliqueront, sans délais inutiles. De la sorte, l'action de l'organisme de paix sera assez rapide pour ne pas donner à un état agresseur le temps de terrasser sa victime avant qu'une foule de rouages administratifs soient entrés en mouvement, comme ce serait le cas autrement.

Les pessimistes diront que tout cela serait très beau si les grandes nations continuaient de s'entendre entre elles et de collaborer à l'œuvre commune de paix et de sécurité, mais que cela est impossible, qu'elles doivent fatalement se dresser les unes contre les autres un jour ou l'autre, et qu'alors il ne restera que des ruines de ce bel édifice de paix que nous nous vantons de construire aujourd'hui. Notre bouffon national, Camillien, pour l'appeler par son petit nom, n'a pas hésité à prédire une guerre russo-américaine pour un proche avenir. Mais il ne faut pas oublier que le même clown avait déjà dit qu'advenant un conflit entre la Grande-Bretagne et l'Italie, les Canadiens français seraient du côté des Italiens. Triquet et Bernatchez, et tous les gars du «Royal 22ème» pourront toujours répondre à Camillien! Ces prophéties catastrophiques auxquelles se complaisent les jean-foutre et les hypocondriaques ne sont fondées que sur le désir qu'ils ont de voir aux prises deux grandes puissances qu'ils détestent également parce qu'elles représentent la jeunesse, la force, l'avenir, tout ce qu'ils ne peuvent comprendre et admirer.

La vérité, c'est que les Etats-Unis et l'Union Soviétique désirent ardemment la paix, comme la désirent la France, la Grande-Bretagne et la Chine. La vérité, c'est que le monde est saoul de carnages et de destructions et n'aspire qu'à relever ses ruines, à se remettre au travail, à repartir à la recherche d'un peu de joie.

Oh! il serait en effet bien naïf de croire qu'il ne s'élèvera jamais de différend entre les cinq Grands, qu'il n'y aura jamais, entre eux, conflit d'intérêts ou d'influence! Déjà, de tels différends, de tels conflits se sont présentés. Mais, jusqu'ici, on en est arrivé à un règlement pacifique. Pourquoi cela ne continuerait-il pas? La Russie semblait, un moment, bien menaçante, bien intransigente... Et pourtant, les puissances occidentales l'ont amenée à mettre de l'eau dans son vodka. La question polonaise s'est réglée à la satisfaction générale; sur la question du droit de veto dans le nouvel organisme international, les Soviets ont dû faire machine-arrière devant la détermination des quatre autres Puissances. De même, l'incident de Trieste s'est réglé pacifiquement, et même dans un certain esprit de cordialité, les Anglo-Américains ayant su tenir leur bout. Il s'agit pour les Alliés occidentaux de parler franc et net, et de montrer de l'esprit de décision; tout alors se passera le mieux du monde. Les Russes n'auraient que du mépris pour des gens qui se montreraient craintifs, de même qu'ils détesteraient qui chercherait à les rouler.

La cause de la paix est entre bonnes mains, et les hommes de bonne volonté ont raison d'espérer!  
E.-Ch. H.

## TARIFS et PROSPÉRITÉ

Pendant très longtemps, les opinions des chefs ouvriers américains ont été très partagées au sujet de la diminution des tarifs. Certains y voyaient une protection indispensable pour les industries et le travail, aux Etats-Unis; d'autres croyaient que c'était plutôt la voie entravée à la prospérité nationale, et que le travail, comme le capital, en souffrait en définitive.

Voici, cependant, qu'un chef ouvrier, porte-parole officiel du C.I.O., a fait une déclaration non équivoque, par laquelle il demandait qu'on permit au président des Etats-Unis de réduire les tarifs actuels jusque de 50%, en renouvelant la loi des Accords de commerce réciproques.

Il s'agit de M. Jacob S. Potofsky, président du comité des affaires d'Amérique latine du C.I.O. et secrétaire-trésorier de l'Amalgamated Clothing Workers. Rendait témoignage devant la commission des Voies et Moyens de la Chambre des représentants, il s'est fortement déclaré en faveur du renouvellement de cette loi des Accords de commerce.

Il nous est difficile d'estimer dans quelle mesure le témoignage de M. Potofsky a influencé la Chambre des représentants, mais ce qui est certain, c'est que le Congrès américain a voté une loi prolongeant les accords de commerce réciproque pour trois ans et accordant au président Truman l'autorisation de réduire les tarifs de 50% en dessous des taux prévalant le 1er janvier 1945. On sait que M. Truman, comme son prédécesseur M. Roosevelt, endosse de tout cœur le programme de réciprocité commerciale préconisé par M. Cordell Hull.

Au cours de son témoignage, M. Potofsky déclarait:

«Lorsqu'on considère l'économie des Etats-Unis, une chose nous apparaît très clairement:

notre pays est outillé pour produire, en plusieurs lignes, beaucoup plus de certaines marchandises que nous n'en avons jamais consommées et que nous n'en consumerons probablement jamais. Nous ne pouvons porter tout le coton, fumer tout le tabac, ni utiliser tous les automobiles, tous les camions, tous les instruments aratoires que nous sommes outillés pour produire. Ces articles représentent quelques-unes des plus grandes industries que nous possédions; l'effet de leur taux de production sur les gens qui y travaillent, et sur les gens dont ces industries achètent des matériaux — et, en définitive, sur chacun de nous — est absolument énorme. Et il doit être évident que leur taux de production dépendra, en partie, des commandes étrangères».

Ce que M. Potofsky dit de certains produits américains est également vrai de certains produits canadiens. Le peuple du Canada ne peut jamais manger tout le blé qu'il récolte, utiliser tout le bois et tout le papier qu'il produit, ni tout le nickel et tout l'aluminium qu'il extrait des entrailles du sol canadien. Le taux de production de ces industries a un effet énorme sur la prospérité de notre pays, et pour maintenir cette production, donner du travail à nos ouvriers, faire fonctionner nos usines, il nous faut vendre beaucoup à l'étranger. Or, notre commerce avec l'étranger est, en très grande partie, conditionné par nos tarifs.

Nous n'avons, cette semaine, ni le temps, ni l'espace nécessaires pour traiter comme il convient ce sujet des barrières tarifaires; mais nous y reviendrons, car nous croyons que, plus que jamais, un sain libéralisme économique s'impose, si nous voulons prévenir le retour du chômage et de la dépression économique au Canada.  
E.-Ch. H.

## La conférence de Simla

La conférence de Simla vient de s'ouvrir. Au cours des débats qui commencent, Anglais et Indiens discuteront du nouveau statut à donner à cette gigantesque contrée, grande comme les deux tiers des Etats-Unis et peuplée par quatre cents millions d'individus, aux vingt races, aux castes innombrables, aux sectes multiples, aux cent langues et dialectes différents.

Le gouvernement britannique, justement inquiet de la tournure que prennent les événements dans la péninsule, est disposé à faire des concessions. Les leaders indigènes — qu'il ne faut pas confondre avec la masse — demandent l'autonomie qui, dans l'esprit des éléments les plus avancés d'opinion, sinon en capacités politiques, doit se transformer quasi-immédiatement en indépendance absolue.

Tout en reconnaissant que le problème est épineux et que les désaccords qui séparent les Britanniques des Indigènes sont dus en grande partie à des erreurs mutuelles, il est incontestable qu'il doit y avoir une solution. Il s'agit de poser le problème sur des bases scientifiques, ce qui ne veut pas dire en formules.

Ceci est d'autant plus indispensable que du statut futur de l'Inde dépend l'avenir de toutes les autres colonies européennes. Et pas seulement des colonies. La structure économique anglaise étant intimement liée à sa domination dans les Indes, il est difficile de séparer un problème de l'autre et de le résoudre en quelques mots, selon des dogmes qui varient à l'infini.

L'interdépendance des nations est telle que ce qui se passe dans la péninsule intéresse au plus haut point la vie de l'Europe, plus particulièrement au lendemain du conflit.

La question est donc plus importante que jamais. Elle influe sur l'empire britannique en général et à un degré moindre sur les autres dominions.

Il est donc bon d'examiner impartialement la situation, en laissant de côté les récriminations inutiles et d'ailleurs de mauvaise foi la plupart du temps.

Avant d'aborder le problème, il faut situer les choses. Avant même de dire: "de quoi s'agit-il?" il faut dresser un état de la situation, puis un bilan, puis enfin tirer les conséquences, afin de pouvoir trouver une formule acceptable aux deux parties.

Sans être entièrement de la vieille école, je crois qu'il y a beaucoup de vrai dans la position anglaise à l'égard des critiques étrangères. Si vous interrogez un "civilian", un de ces hauts personnages, un des "quinze cents" qui président en fait au sort du pays, ils vous répondront, si vous brandissez quelque argument naïf, comme font presque toutes les personnes pas très familières avec la situation: "Nous sommes dans l'Inde depuis 1600. Nous sommes les seuls qui avons pu nous maintenir aussi longtemps. Nous connaissons tous les problèmes — et croyez-le, ils sont complexes — et nous sommes les seuls capables, par notre expérience, de les résoudre. L'Inde n'est pas un pays. C'est une agglomération de races, de religions, de coutumes, de langues et d'intérêts absolument divergents."

Et il suffit de ne pas se laisser envoûter par du verbalisme ou de la littérature pour s'apercevoir de la vérité de cette déclaration.

Tout d'abord, y a-t-il une Inde? Non, trois fois non! Il y a les Indes.

Elles se subdivisent, de plus, en deux grandes catégories: celle des provinces à administration directe — les Indes anglaises — celle à système indirect, qui va de la forme de la quasi-colonie de la Couronne jusqu'à l'indépendance quasi-absolue. Il y a aussi des dépendances extérieures et des colonies économiques et monétaires (par exemple: Aden, au point de vue politique et militaire, le Kéniya dans l'Est Africain qui dépend monétairement et en grande partie économiquement de Delhi).

Au lieu d'avoir une tendance à se développer vers l'est, l'Inde transporte graduellement son centre de gravité vers l'ouest. La capitale est passée de Calcutta à Delhi. Les dépendances sont à l'ouest et deviennent de plus en plus importantes du fait qu'elles sont presque exclusivement musulmanes.

Donc, l'Inde n'est pas un pays, mais des pays. Le malheur veut que les populations soient tellement mélangées qu'il n'est pas possible de créer un Etat quelconque, musulman ou hindouiste. Partout se dresse un conflit racial et religieux qui est autrement plus vif que celui qui pourra jamais exister entre Anglais et Hollandais en Afrique du Sud, ou tenant enragé du Bloc Populaire et Orangiste fanatique.

C'est ce qu'on appelle "the communal problem", la question des communautés.

Le fond essentiel du problème est donc racial, entendant par là tout ce qui relève d'un groupe au point de vue ethnique, religieux et traditionnel. Le côté économique joue, du reste, un rôle assez différent de celui qui répond à la formule occidentale. L'autre point, peut-être aussi important, est que les Indes ayant perdu définitivement leur indépendance il y a environ mille ans, il n'existe pas de sens politique dans les populations, et encore moins d'éducation politique, à plus forte raison, parlementaire. Le mot d'élection n'a donc absolument aucun sens quand on trace des parallèles avec le monde occidental.

Il résulte de ces différences raciales, encore aggravées par...  
Suite à la page 2  
A. R. BOWMAN

## AVEC LE SOURIRE

### Bullitt la boulette

Il y a des gens qui parce qu'ils sont millionnaires, play-boys et sortent d'un collège chic où ils se font d'utiles relations, croient avoir des dons de diplomates. C'est le cas du dénommé Bullitt, ex-ambassadeur américain à Moscou, ex-ambassadeur en France, ex-ambassadeur (bénévole sinon désintéressé) en Italie. Partout où Bullitt a passé, il a fait des boulettes, pour être charitable et ne pas en dire plus. Aussi, un moment est venu où le gouvernement de Washington a jugé que M. Bullitt était fait pour la carrière diplomatique comme une grenouille pour monter la garde dans une journée. Il y a quelques jours, le New York Times publiait sous la signature de C.I. Sulzberger une histoire assez amusante: Bullitt avait pris les notes de Neil Brown (1850-1853) trouvées dans les archives de l'ambassade, les avait recopiées en changeant quelques noms et quelques dates et les avait en-

voiyées en vrac à Washington où elles firent le plus grand effet! Cela éclairante de la diplomatie russe de l'opportunisme, mais cela éclaira aussi sur le compte du dénommé Bullitt...

### Préjugés

Canadian Register, organe officiel de l'Eglise catholique anglaise, relate l'anecdote suivante: "Quand le moine vint à l'école pour la première fois, tout l'échanta, jusqu'aux moindres détails. Mais il parla surtout d'un nouveau camarade de jeu qu'il avait connu, un garçon 'étonnant', disait-il. Finalement, sa mère lui dit: 'Tu pourras l'emmener à la maison...' Mais presque aussitôt, elle se souvint que, à cette école, il se trouvait plusieurs enfants noirs et que, peu-... Se ravisant, elle demanda: 'Tommy, ton petit camarade est-il noir?' 'Maman, répondit-il candide, je n'ai jamais pensé à regarder, je t'en prie.' Il faut de l'entraînement pour développer les préjugés de race..."

# La conférence de Simla

— suite de la première page —

L'existence du système des castes, qu'aucune entente réelle ni durable n'est possible entre les différentes populations. Il n'y a pas un, mais plusieurs problèmes, qu'on ne peut sérier mais que l'on doit tenter de résoudre dans leur ensemble. Il y a une série de problèmes, locaux si l'on peut dire, il n'y a pas un problème total.

Car, au contraire de la civilisation chinoise qui est surtout formée d'un commun dénominateur, ce qu'on appelle par euphémisme "la civilisation indienne" n'existe pas.

Ou, si elle existe, elle est tellement différente de celle que l'on entend par ce mot, que l'expression n'a plus aucune signification. Ce qui ne veut nullement dire qu'il n'y a pas des Indiens, particulièrement des Hindous de très haute civilisation et de culture étendue.

Si les masses étaient simplement amorphes, il serait peut-être possible de trouver facilement une formule. Mais le point est qu'il n'y a pas de cadres, pas d'organisation politique, pas de philosophie politique. En fait, il n'existe rien, trois fois rien, en dehors du régime colonial britannique, comme il n'existait absolument rien en dehors des cadres imposés successivement par les conquérants.

Il n'y a que des castes, des coutumes, des intérêts, des langages infiniment divers, des religions, des sectes. Il n'y a pas de nation et à plus forte raison pas d'Etat. C'est pourquoi la conquête de l'Hindoustan a toujours été si facile, plus facile même que celle de l'Indochine.

Si l'on ajoute à cela la différence fondamentale de vues et d'intérêts qui existe entre musulmans et hindouistes, on comprend le bien-fondé de la position anglaise: "Nous seuls pouvons comprendre la situation..."

Ce n'est pas du reste que depuis une cinquantaine d'années que s'est développé ce mouvement, ridiculement appelé nationaliste, qui ne représente que les visées politiques de quelques visionnaires et de beaucoup d'aventuriers. Sans compter les fanatiques.

Après tout, au contraire de ce qui se passait dans le reste du monde, on n'avait pas besoin de diviser pour régner. C'est même le contraire qui s'imposait: essayer d'unir pour pouvoir gouverner efficacement. Les chefs d'Etats indigènes se battaient continuellement les uns les autres, les villages étaient en lutte perpétuelle, les groupes musulmans détruisaient les groupes hindouistes et réciproquement à la moindre occasion. Les rivalités des grandes Puissances coloniales — Portugal, Hollande, Angleterre, France — devinrent aiguës du fait qu'elles trouvaient partout un appui contre le premier voisin venu, Indigène ou Blanc. L'Empire du Grand Mogol était en pleine décomposition quand les Anglais commencèrent à dominer la péninsule. Ce n'est pas tout l'action des Européens qui détruisit la structure "antique" de l'Inde, mais bien cette anarchie périodique spécifiquement indienne qui permit aux Blancs de s'installer dans le pays.

L'Inde ne sut jamais résister à l'envahisseur comme le firent la Chine ou le Japon. C'est que, contrairement à ces deux pays, ce sub-continent n'a jamais été une nation et encore moins un Etat. Cette raison seule serait suffisante pour montrer qu'on ne peut aborder le problème comme on pourrait le faire pour un autre pays colonial qui demanderait son autonomie.

La première impression que l'on ressent en abordant les Indes est celle d'un odeur intolérable apportée par les brises de la terre ferme. Si la crasse chinoise est proverbiale, la saleté indienne est indescriptible. C'est la pourriture à tous les degrés, à toutes les échelles. Un pays sous un soleil de feu, dans une humidité déprimante, sans aucune espèce d'hygiène, un pays de multitudes innombrables, figées dans la stupeur religieuse, un pays qui meurt de trop songer à l'éternité, une population d'une passivité effarante, aux concepts strictement hindous, végétant dans une misère et sous une tyrannie sans nom, telle est l'Inde qui voisine avec le grandiose Taj Mahal.

On est loin, n'est-ce pas, de ce pays de temples, de pagodes, de mosquées, de palais fabuleux, de richesses fabuleuses!

L'un des points qui frappent le plus quand on débarque dans la péninsule est l'absence d'une langue parlée par la majorité des individus. Même en Chine, aux multiples dialectes, il existe une langue standard. La Russie voit une rapide progression de la langue slave parmi ses peuplades diverses. Mais rien de tel dans l'Inde. L'Industani lui-même se subdivise en une multitude de dialectes et si le total des gens qui le parlent (pas habituellement, du reste) atteint les cent millions, aucune de ses subdivisions n'atteint 40 millions, c'est-à-dire pas même dix pour cent du total de la population. C'est dire que comme langue officielle indigène, l'Industani laisse beaucoup à désirer.

Il ne peut pas y avoir de pays un sans une langue commune. Tandis qu'en Chine ou en Russie on a, à côté de la langue principale, des dialectes très voisins, rien de tel n'existe dans l'Empire des Indes. Bien plus, les langages sont tellement différents que certaines origines communes n'ont plus aucune importance. Ce chaos linguistique se double d'un fait plus grave encore: presque à aucun endroit il n'y a prédominance absolue de langage sur un autre. C'est une macédoine, raciale aussi bien que linguistique.

Le tout se double d'une diversité aussi profonde dans les races, les religions, les castes et les moeurs.

Il est probable que c'est le système des castes qui affecte le plus les peuplades de l'Inde, prises dans leur ensemble. Gandhi a essayé, vainement du reste, de lancer un mouvement destiné à supprimer les barrières sociales. Tant que la population hindoue vivra sous ce régime, il n'y aura aucune unité possible (est-elle même désirable?), il n'y aura aucun Etat possible.

Il s'agit donc, non pas de donner satisfaction aux "aspirations indiennes" mais simplement de réduire le mécontentement d'une élite infime qui peut et qui s'est déjà propagé dans les masses. Telle est l'essence du problème.

C'est donc une simple question de diplomatie. Mais la diplomatie orientale est très éloignée de celle que l'on pratique en Occident. On s'en est rendu compte dans les relations avec la Russie.

Du reste, l'Inde n'est pas mûre pour l'autonomie, encore moins pour jouir du statut de dominion. C'est pourquoi le viceroi conservera, de toute façon son droit de veto. Mais une fois sur la pente savonnée, ce veto sera-t-il suffisant?

A. R. BOWMAN

## Le rôle de la marine hollandaise

Soixante pour cent des navires marchands qui transportèrent les troupes alliées et le matériel de guerre en Nouvelle Guinée au cours des mois qui s'avèrent critiques pour la défense de l'Australie, immédiatement après l'attaque de Pearl Harbour, étaient des navires hollandais ou tout au moins d'équipage hollandais, déclare le Service d'Information du Gouvernement des Indes Néerlandaises.

Un rapport révélant que les pertes de la marine marchande néerlandaise avaient été considérables ajoute que les navires hollandais constituèrent pendant deux ans la majeure partie des escortes alliées de la route du sud-ouest Pacifique. Des 140 bâtiments ancrés dans les ports néerlandais aux Indes Orientales, lors de la chute de Java en

mars 1942, 57 seulement en pu fuir, dont 23 vers l'Australie. En 1942 et 1943, dans "la bataille de l'Atlantique" les Pays-Bas perdirent en plus la moitié de leurs navires marchands et de leur équipage. La Marine Marchande des Indes Orientales Néerlandaises a tout lieu d'être fière de son record au cours de la guerre du Pacifique. Avant que la marine marchande des Etats-Unis pût être adaptée à la lourde tâche du Sud-ouest du Pacifique, les navires hollandais donnèrent à leurs hommes, à leur équipement et à leurs matériaux des noms familiers tels que Milne Bay, Oro Bay, Buna, Lae et Port Moresby. Ces hommes majeure partie des escortes alliées de la communication entre les zones de bataille et les ports alliés, récemment avec la Hollande et ces jours derniers avec Bornéo.

## Pour contenter l'Inde pendant quelque temps



## LA RÉSISTANCE ET LA B.I.T.

Des chefs des mouvements de résistance contre l'occupation allemande en Europe, et des hommes qui viennent seulement d'être libérés des camps de concentration allemands, se trouvent parmi les participants à la session du Conseil d'administration du Bureau International du Travail qui s'ouvrira à Québec le 21 juin.

Une liste partielle des participants que le B.I.T. vient de rendre publique aujourd'hui compte les noms de Léon Jouhaux, secrétaire-général de la Confédération générale du Travail en France, qui fut emprisonné par les Nazis pendant deux ans, et Paal Berg, président de la Cour suprême de Norvège, qui était l'un des directeurs de la lutte des patriotes norvégiens contre les Nazis en Norvège.

Le Conseil d'administration est composé de 16 représentants gouvernementaux, huit membres ouvriers et huit délégués patronaux. Cette session qui durera environ une semaine sera la 95ème depuis que le B.I.T. a été créé. Le Conseil d'administration est le comité exécutif de l'Organisation internationale du Travail. Son Président est M. Carter Goodrich, Commissaire du Travail des Etats-Unis.

M. Jouhaux a été membre du Conseil d'administration depuis la première Conférence internationale du Travail à Washington en 1919. Secrétaire-général de la C.G.T. depuis 1909, son mandat fut renouvelé malgré son absence au Congrès de la C.G.T. l'année dernière. Il fut arrêté par les Allemands en 1943 et détenu dans un camp de concentration en Bavière jusqu'à sa libération par l'armée américaine il y a quelques semaines.

M. Berg a été Président du Conseil d'administration en 1939. Peu de temps après l'occupation de la Norvège par les Allemands, il fut placé sous surveillance et au moment de la libération de son pays, on découvrit que pendant plus de quatre ans, il avait été l'un des principaux chefs du mouvement de résistance.

Parmi les représentants gouvernementaux participant à la session se trouvent: MM. L. E. Troclet, ministre du Travail et des Affaires sociales de Belgique; le Dr Luis Augusto de Rego Monteiro du Brésil; Arthur MacNamara, Sous-ministre du Travail du Canada; Li Fing-Hong, représentant la Chine; G. Myrddin Evans, Sous-Secrétaire au ministère du Travail et du Service national de Grande-Bretagne; Sir David Meen, Haut-Commissaire p.l. de l'Inde à Londres; Francisco del Rio y Canedo, Ambassadeur du Mexique à Ottawa, et le Dr Sassen des Pays Bas.

Les autres représentants gouvernementaux n'ont pas encore été définitivement désignés.

Le groupe ouvrier à cette session comprendra, en plus de Léon Jouhaux, MM. Joseph Hallsworth, membre du Conseil général du Congrès britannique des Syndicats; Vincente Lombardo Toledano, président de la Confédération des travailleurs de l'Amérique latine; Percy Bengough, président du Congrès canadien des Métiers et du Travail; Gunnar Andersson, président de la Confédération suédoise des Syndicats; Robert J. Watt, représentant International de la Fédération américaine du Travail; J. Kosina, de Tchécoslova-

des Pays-Bas, secrétaire général p.l. de la Fédération internationale des Ouvriers du Transport. M. Laurent avait été nommé au siège que M. Jouhaux n'avait pas pu occuper depuis son arrestation.

Dans la liste des délégués patronaux, on trouve les noms de Sir John Forbes Watson, directeur de

## Le cigare et la fourmi

La fourmi, pour avoir trimé dur tout l'été,  
Se trouva fourbue,  
La Noël venue:  
Décidément, elle était mal de sa santé!  
Elle alla chez la voisine  
Emprunter de l'aspirine  
Ou quelque autre dérivatif,  
Un tonique, un apéritif.  
Se dit-elle: "Il ne faudrait pas qu'au temps des Fêtes,  
Je fasse une pareille léte  
Parmi mes soeurs, les autres bêtes."  
— C'était, à ce qu'il me parait,  
Raisonner au plus que parfait.

Or, la voisine, peu préteuse,  
Pour jouer à son emprunteuse  
Un vilain tour de sa façon  
D'un cigare lui fit le don.  
La fourmi le tondit la largeur de sa face,  
Y trouvant un goût de fouace:  
"Ah! pouah, la commère a menti, nom d'un nom!  
Quand elle m'assura qu'un cigare était bon;  
Mon heure encor n'est pas sonnée  
De dépasser empoisonnée!"

Si parla la fourmi dégoûtée et, d'un hop!  
Elle vous jette au loin le sinistre pep-top...  
Un croquant qui va sur la route  
Aperçoit le cigare et le hume et le goûte,  
Le trouve à sa diction,  
Mieux qu'un cigare d'élection!

Cette leçon vaut bien un cigare sans doute  
Au lecteur attentif qui sagement l'écoute.  
Les délicats sont malheureux;  
Rien ne saurait les satisfaire  
Et c'est un dessein dangereux  
Que d'entreprendre de leur plaisir.  
Le grand secret, en bien des cas,  
Est de connaître le tabac.

Malcolm HODD

la Confédération des Employeurs britanniques; MM. Pierre Walline, industriels canadiens, et Richard Morawetz, de Toronto, qui représenteront les patrons tchèques. Parmi les membres patronaux suppléants, se trouvera également M. Christian Eriandson, Directeur p.l. de la Fédération norvégienne des employeurs, qui joua un rôle actif dans le mouvement de résistance contre les Nazis en Norvège.

### ... ET TOUS TROIS RESTERONT SUR UN PIED D'ÉGALITÉ

Le Canada, l'Angleterre et les États-Unis, en vue de venir en aide à leurs alliés et aux pays libérés, devront consommer moins de sucre au cours du reste de l'année. Pour sa part, le Canada, d'ici la fin de 1945, réduira sa consommation de 200,000,000 de livres. Pour cela, la ration sera diminuée de cinq livres au cours des prochains sept mois. Tout citoyen aura droit

à une livre de sucre chaque mois, en juin, juillet, août, octobre et décembre. En septembre et en novembre, la ration sera maintenue à deux livres. Rien n'est changé, cependant, au sujet de la mise en conserve domestique; on alloue à cette fin dix livres de sucre, ce qui représente les vingt coupons de conserve supplémentaires du carnet de rationnement. Deux coupons pour conserves continueront d'être valables chaque mois.

**CONSUMMATEURS INDUSTRIELS ET DÉTENTEURS DE QUOTIENS**  
A compter du 1er juillet 1945, la quantité de sucre disponible sera de nouveau réduite pour les consommateurs industriels: boulangers, confiseurs, fabricants de biscuits et de céréales, de liqueurs douces, de bonbons, de confitures et de vin.  
L'allocation est aussi réduite pour les détenteurs de quotients par exemple, les salles à diner. D'autre part, les autorités militaires réduiront les quotients de sucre alloués aux forces armées.

#### SUR UN PIED D'ÉGALITÉ

La production mondiale de sucre est mise en commun et la Commission conjointe, des vivres, créée par les Nations Unies, distribue, sur la base per capita, des quantités égales de sucre au Canada, à l'Angleterre et aux États-Unis.

#### CAUSES DE LA RARETÉ DU SUCRE

1. Les besoins de nos alliés, des pays libérés, des pays neutres (Europe, Russie, Moyen-Orient, Nouvelle-Zélande).
2. La diminution de la production:  
(a) des sources d'approvisionnement (Java) sont aux mains de l'ennemi ou l'ont été (les Philippines) et ne produiront pas avant au moins un an.  
(b) la main-d'oeuvre et les engrais chimiques ont fait défaut dans certains pays d'exportation.  
(c) les pluies et les ouragans ont nui à la production des Indes Occidentales.

# QUELQUES PROPOS sur L'ACTUALITÉ

par André Bowman

La nouvelle Charte Internationale et le discours Truman sont, avec le règlement tant attendu de la question polonaise, les éléments les plus importants des faits d'actualité. On peut ajouter à ceux-ci la quasi-certitude à laquelle sont arrivés les Alliés et les Russes de la fuite de Hitler vers l'inévitable asile espagnol.

L'autonomie de l'Inde est également à l'ordre du jour, mais, comme pour la conférence de San-Francisco, ce n'est pas l'ouverture des débats qui importe, mais bien leur heureuse conclusion. En ce qui concerne la grande possession britannique du sud-asiatique, il est permis de douter des résultats. Mais il n'en est pas de même pour la nouvelle organisation internationale qui a pris naissance quand les cinquante Etats l'ont signée.

Partie sous des auspices plus favorables, la future S.D.N. n'aura pas le caractère d'une bureaucratie super-nationale, d'un rond-de-cuirisme étincelant et fort bien rémunéré. Ce sera un concert de grandes Puissances, avec un certain droit de regard pour les petits pays quand il s'agira de prendre certaines décisions.

Mais, et ce ne sera que justice, l'orchestration sera faite par la Russie, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis.

Un exemple frappant du procédé vient d'être donné dans le règlement de la question de Pologne. Tout comme celle d'Espagne, l'affaire du différend polono-russe aurait soulevé des discussions interminables, si on s'était référé à l'opinion préalable de tous les petits Etats, si facilement manœuvrés par des influences indues. Le problème prêt à controvcrse, certains intérêts auraient provoqué de l'obstructionnisme systématique. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire les commentaires d'une certaine presse et les déclarations de certains individus. Sans compter les "condoléances" officielles de l'Irlande qui n'a plus besoin de se cacher sous le manteau de la neutralité.

Le problème qui a longtemps séparé les Trois Grands Pays avait été partiellement tamisé à Yalta. La mission Hopkins a fini l'ouvrage. On a trouvé un terrain d'entente.

Il est probable qu'à l'avenir des questions aussi délicates pourront être résolues avec une facilité relative par des contacts directs.

Il y a encore de grosses divergences dans le camp allié. Pour trouver la solution, au moins partielle, les chefs des grands Etats se réuniront bientôt et il est à souhaiter qu'ils arrivent à s'entendre entre eux comme par le passé.

C'est cette conférence qui donne une telle force à Churchill à la veille des élections anglaises. Le peuple a une très grande confiance dans le premier ministre actuel. Il sait surtout qu'il a un énorme "coefficient de gueule" comme on dit en termes d'étudiants. Il a un tel statut personnel sur la scène internationale qu'il réussira là où d'autres échoueraient. Il est très bien vu de Staline, ce qui ne peut que faciliter les choses. Churchill est un réaliste, mais qui n'a pas perdu toute nuance d'idéalisme, même à la fin de sa longue carrière.

La question des responsabilités de Pétain et du roi Léopold de Belgique ne pèse pas lourd en face d'événements pareils. Pourtant, il faut les citer pour mémoire.

## La conférence de Simla

C'est à Simla, capitale d'été du vice-roi, que se déroulent les conversations entre le représentant britannique et les chefs nationalistes indiens.

Le projet présenté par le maréchal Wavell est une sorte de réédition des propositions soumises par sir Stafford Cripps, elles-mêmes puisées dans le rapport, vieux d'un quart de siècle ou presque, compilé par lord Chelmsford et Norman Montagu.

A l'époque, Churchill s'était déclaré violemment hostile au projet. Il y a une certaine ironie à voir que les propositions actuelles se fassent sous l'égide d'un conservateur encore plus die-hard que le premier ministre, Léopold Améry, secrétaire pour l'Inde.

Le projet consiste, avant tout, à maintenir la suprématie britannique en pays indien. On fera toutes les concessions "extérieures" qui s'imposent pour maintenir cette domination et le vice-roi conservera un droit de veto. Mais comme il ne pourra plus, comme par le passé, user de sa prérogative de faire passer une loi, nonobstant l'opposition du législatif, il se peut que le système casse plus vite qu'on ne pense, une fois que les Indiens auront appris toutes les beautés d'une opposition parlementaire méthodique.

Suivant les résultats de cette difficile expérience, il y aura une évolution certaine dans les relations entre la métropole et le reste de l'empire britannique.

C'est que l'empire, tel qu'on le connaissait, est virtuellement disparu. Il s'agit de reconstruire sur des bases nouvelles, probablement dans l'esprit de la nouvelle charte internationale, sur les accords particuliers et régionaux.

De plus, même s'il ne s'agissait pas d'une nouvelle doctrine coloniale (dans le sens le plus large du mot), on se trouverait en face d'un fait inéluctable.

La Grande-Bretagne dépend, économiquement, de l'Inde. A moins de changer entièrement la structure du pays, il n'est pas possible à Londres d'abandonner ses marchés et ses sources d'approvisionnement indiens. L'Angleterre va donc lutter du bec et de l'ongle pour ne pas permettre la liquidation réelle de son empire, particulièrement de l'Inde, qui tomberait fatalement soit dans l'anarchie, soit sous la domination de la Russie.

Naturellement, l'empire n'aura plus son ancien sens plutôt péjoratif. Ce sera bien plutôt un commonwealth des nations, anciennement britanniques, ayant des liens probablement très relâchés.

## Une lueur d'espoir

La conférence de San-Francisco est maintenant close par la signature de la nouvelle charte mondiale qui remplace très heureusement cette charte de l'Atlantique qui ne pouvait rien signifier d'autre que l'exposé de principes généraux.

L'essentiel de la charte est ce que sont les grandes Puissances qui, en fait, domineront l'organisation mondiale, et que ces mêmes Puissances veilleront à la paix internationale sans se laisser égarer par des avocasseries aussi ridicules que criminelles. Dix-neuf chapitres et 111 articles couvrent tout le champ d'action de l'organisme international.

La base de tout est le Conseil de Sécurité, composé de cinq membres permanents et de six membres élus, chacun ayant un délégué seulement. Ce qui évitera des assemblées peu maniables, ayant

trop de ressemblances avec une convention électorale d'un parti. Onze membres, avec quelques experts pour les conseiller pourront prendre des décisions utiles. Une centaine ne pourraient que provoquer une regrettable confusion. De plus, chaque membre du conseil n'aura qu'un vote.

La question des accords régionaux étant prévue d'une façon heureuse, on a un Conseil économique de 18 membres. Une Cour internationale de Justice et un Conseil de Contrôle international (Trusteeship) complètent heureusement le nouvel organisme.

Là-dessus, la déclaration Truman sur le maintien de la paix future fait présager que les Etats-Unis sont bien disposés à endosser leurs responsabilités. C'est-à-dire qu'ils contribueront au maintien de la paix mondiale, par la force, au besoin. Du reste la position prise par les personnalités les plus en vue du monde militaire et politique sur la création d'une forte armée en temps de paix indique clairement que cette fois-ci l'Amérique ne se repliera pas sur elle-même, en laissant un monde ravagé, matériellement et moralement, se débattre dans une situation sans issue.

Le discours du président est commenté ailleurs par mon ami Hamel. Je n'en parlerai donc pas davantage, si ce n'est pour dire que Truman, sans avoir peut-être la puissante personnalité de son prédécesseur, fait maintenant figure d'homme d'Etat de stature internationale. La succession de l'administration précédente était, en effet, très lourde, surtout pour quelqu'un pas très familier avec les problèmes extérieurs. On note du reste que beaucoup de collaborateurs de l'ancien président resteront au service du nouveau. Ce qui indique chez Truman un sens politique très développé. C'est en effet beaucoup de savoir utiliser les valeurs.

## La Pologne sans les "Anglais"

Si l'on ne voit pas très bien l'Inde sans les Anglais, on ne saurait en dire autant de la Pologne, enfin débarrassée de son comité de Londres, cabinet de fuyards aux sentiments souvent suspects, et surnommé "le cabinet anglais". La Pologne n'a que faire, à l'heure de sa restauration, d'une bande de politiciens ne cherchant que le pouvoir et du reste issue d'un coup d'Etat militaire, il y a quelques années.

Pour avoir été reconnu, le gouvernement des colonels n'en était pas moins illégitime que celui de Franco. Seules des considérations d'opportunité, sinon d'opportunisme, avaient incité les autres Etats à reconnaître ce gouvernement dictatorial, tyrannique et anti-constitutionnel.

Les mêmes considérations font maintenant que les grandes Puissances reconnaissent le nouveau gouvernement de Varsovie, remanié d'une façon assez profonde, sans être pour cela sans reproches, aux yeux des pays occidentaux.

Au cours de ses dernières journées d'existence, le "gouvernement" de Londres n'a su soulever des difficultés entre Alliés et Russes, justifiant ainsi les prétentions de Moscou à son égard aux yeux des autres nations. Cette tentative de rompre le front allié pour des questions personnelles a dégoûté tout le monde, même des gens assez bien intentionnés.

On n'a pas encore délimité les frontières occidentales de la nouvelle Pologne. Elles creuseront profondément en territoire allemand. La Prusse orientale disparaîtra entièrement, ce qu'on ne regrettera certainement pas.

En même temps, le règlement des relations polono-russes permettra aux Puissances de passer à des problèmes beaucoup plus urgents, dont celui de l'unification des méthodes d'occupation des territoires occupés.

Les zones alliées ne sont pas encore entièrement délimitées. Il est possible que la Russie occupe quelques territoires supplémentaires, actuellement entre les mains des Anglais ou des Américains.

On aurait pu voir avec une certaine appréhension cette extension territoriale, mais depuis l'arrangement avec la Pologne, arrangement plus ou moins imposé par les Alliés, depuis surtout la retraite sur la question du veto, on peut espérer que les Alliés et les Russes finiront par faire assez bon ménage. Tout au moins pendant quelques années.

La question de l'occupation de l'Allemagne est trop étendue pour qu'elle puisse être discutée dans ces colonnes. Elle soulève des problèmes qui demandent un examen détaillé.

## Quelques autres problèmes

Tandis que la crise politique bat son plein en Belgique sur la question de l'abdication du roi Léopold, une autre commence à se faire jour en Espagne. A vrai dire, il y a toujours eu crise dans la péninsule. On est à la veille du moment aigu.

C'est qu'en effet l'Espagne de Monsieur Franco continue de recevoir des réfugiés allemands considérés comme criminels de guerre. Et, par-dessus le marché, Madrid refuse de remettre aux Alliés de charmantes fripouilles du genre de Laval et compagnie.

Il y a quelque temps, Zhukov déclarait que Hitler avait fui en Espagne, au lieu de se faire tuer comme un "héros". La nouvelle semble confirmée par la déclaration analogue faite par Eisenhower et par certains commentaires inspirés que l'on trouve dans quelques journaux anglais fort bien informés.

Il est évident que l'Espagne se prépare quelques ennus, pour ne pas dire plus, si elle persiste à servir de refuge à la crapule.

Ce ne sont pas les plaidoyers de l'Action Catholique en sa faveur ou la présence de la femme du consul d'Espagne à l'estrade d'honneur pendant la procession de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal, qui feront remonter les actions à la baisse du sieur Franco.

## Des experts de cinéma en Chine

Les Etats-Unis envoient en Chine des experts de cinéma pour y étudier les possibilités de l'industrie cinématographique et aussi pour apporter à cette industrie naissante de l'aide au point de vue technique ainsi que des fournitures. Ce matériel est envoyé en Chine sous forme de prêt-bail et est destiné aux fins d'éducation militaire et de propagande de guerre.

## Les Chinois de Canada secourent leurs frères en Chine

Les Chinois de l'est du Canada ont fait parvenir un montant de \$3,266,683 (dollars chinois) au Président Chiang Kai-shek pour être employé en faveur de secours pour les victimes de la guerre.

## Bornéo

Bornéo, la troisième grande île du monde et la plus grande de tout l'archipel des Indes Néerlandaises Orientales, est située entre Sumatra et les Célèbes, au nord de Java, en tête des routes maritimes intérieures de cette chaîne d'îles. Traversée par l'équateur, l'île est divisée en deux parties principales: la partie nord-ouest, possession britannique et le reste de l'île arborant drapeau hollandais. Des 392,000 milles carrés qui forment la superficie totale de Bornéo, 215,000 milles carrés constituent la possession hollandaise. La population d'avant-guerre se composait de 2,300,000 Indonésiens et 6,000 Européens. Presque tous les Européens à l'exception du personnel militaire et des escouades de démolition furent évacués à Java avant l'invasion japonaise en 1942.

En général l'île de Bornéo est montagneuse, quoique aucune chaîne n'atteigne une haute altitude. Trois chaînes principales s'étendent à travers la partie centrale et centrale-occidentale, alors que les secteurs non montagneux sont formés en grande partie de plaines marécageuses.

De grandes rivières coulent par-dessus ces plaines, formant les artères principales de communication à l'intérieur de l'île. La rivière Kapuas, la plus grande probablement des Indes Orientales Néerlandaises et la plus importante de Bornéo coule vers la côte ouest. Sur la côte est se trouve l'embouchure d'une autre grande rivière, la Kutai. La côte sud est desservie par le Barito, naviguable sur les deux tiers de son parcours pour des vaisseaux d'assez grand tonnage.

Ces routes carrossables longent la côte de Bornéo, dans les régions non habitées, mais à l'exception du secteur sud-ouest, elles ne pénètrent pas à l'intérieur. Pour le reste de l'île les communications se font par voie d'eau, surtout à l'intérieur.

Bornéo est avant tout producteur d'huile de haute qualité. Sa production d'huile combustible pour 1939 se chiffre à 1,690,377 tonnes en plus de 558,226 tonnes de charbon et une grande quantité de caoutchouc, de bois, de fer, de copra et de résine. On y trouve aussi de l'or et des diamants.

La région côtière est peuplée

## Trois héros de la Chaudière



Ces trois officiers du régiment de la Chaudière ont récemment été décorés par le roi au palais de Buckingham. Ce sont de g. à d.: le major M. C. M. GAUVIN, de Québec; le colonel PAUL MATHIEU également de Québec et le major J. G. SEVIGNY, de Plessisville (Qué.), qui ont mérité tous trois le D.S.O.

(Photo Armée canadienne outre-mer)

## Balikpapan

Balikpapan est une ville située sur la côte est du Bornéo hollandais au coin d'une baie profonde s'enfonçant dans la plaine littorale. Sa population d'avant-guerre se composait de 30,000 Indonésiens, pour la plupart immigrants, et de 1,900 Européens. Balikpapan doit presque entièrement son existence à l'industrie de l'huile. L'huile provenant des puits de Sanga-Sanga, à 60 milles de Samarinda, le long de la côte, parvient à Balikpapan par voie de conduits pour y être raffinée et expédiée. En 1939 la production des raffineries d'huile de Balikpapan et Tarakan se chiffrait à 1,680,377 tonnes.

Après la reddition de Tarakan aux Japonais le 13 janvier 1942, l'aviation japonaise attaqua Balikpapan, deuxième grand centre de production d'huile sur la côte est de Bornéo, et on put signaler une puissante flotte japonaise dans les détroits entre Bornéo et les Célèbes, se dirigeant vers le sud. Il était évident que cette flotte se dirigeait sur Balikpapan.

Le 22 janvier, le communiqué quotidien des autorités des Indes Orientales Néerlandaises révéla que toutes les installations d'huile à Balikpapan avaient été détruites selon le plan de dévastation du sol, en prévision d'un atterrisage japonais.

Cependant, en dépit de ces pertes, de nombreuses troupes japonaises débarquèrent à Balikpapan le 25 janvier et firent face à la dernière résistance de la garnison hollandaise. Le 5 février, on apprenait que le commandant de Balikpapan et une partie de son effectif avaient réussi à se frayer un chemin à travers les troupes d'invasion japonaise et avaient échappé à l'ennemi. Le lendemain on annonçait que les Japonais s'étaient emparés des puits d'huile à Samarinda. Afin de démontrer l'anxiété des Japonais à prendre possession des puits d'huile avant qu'ils ne fussent endommagés, le commandant hollandais à son arrivée à Batavia raconta que l'ennemi avait envoyé des otages hollandais à Balikpapan avec menace d'exécuter tout Hollandais qui participerait à la destruction des puits et installations de pétrole. La destruction s'effectua, quand même.

## L'ATTENTE se PROLONGE

Il devient chaque jour plus évident que le fait que le gouvernement ait levé diverses restrictions sur la fabrication d'articles du temps de paix pour l'usage des civils ne signifie pas du tout que les matériaux nécessaires à la fabrication de ces articles soient vraisemblablement disponibles d'ici quelque temps encore.

Nous manquons, d'une façon aiguë, et pour longtemps encore, de bien des choses dont nous avons besoin.

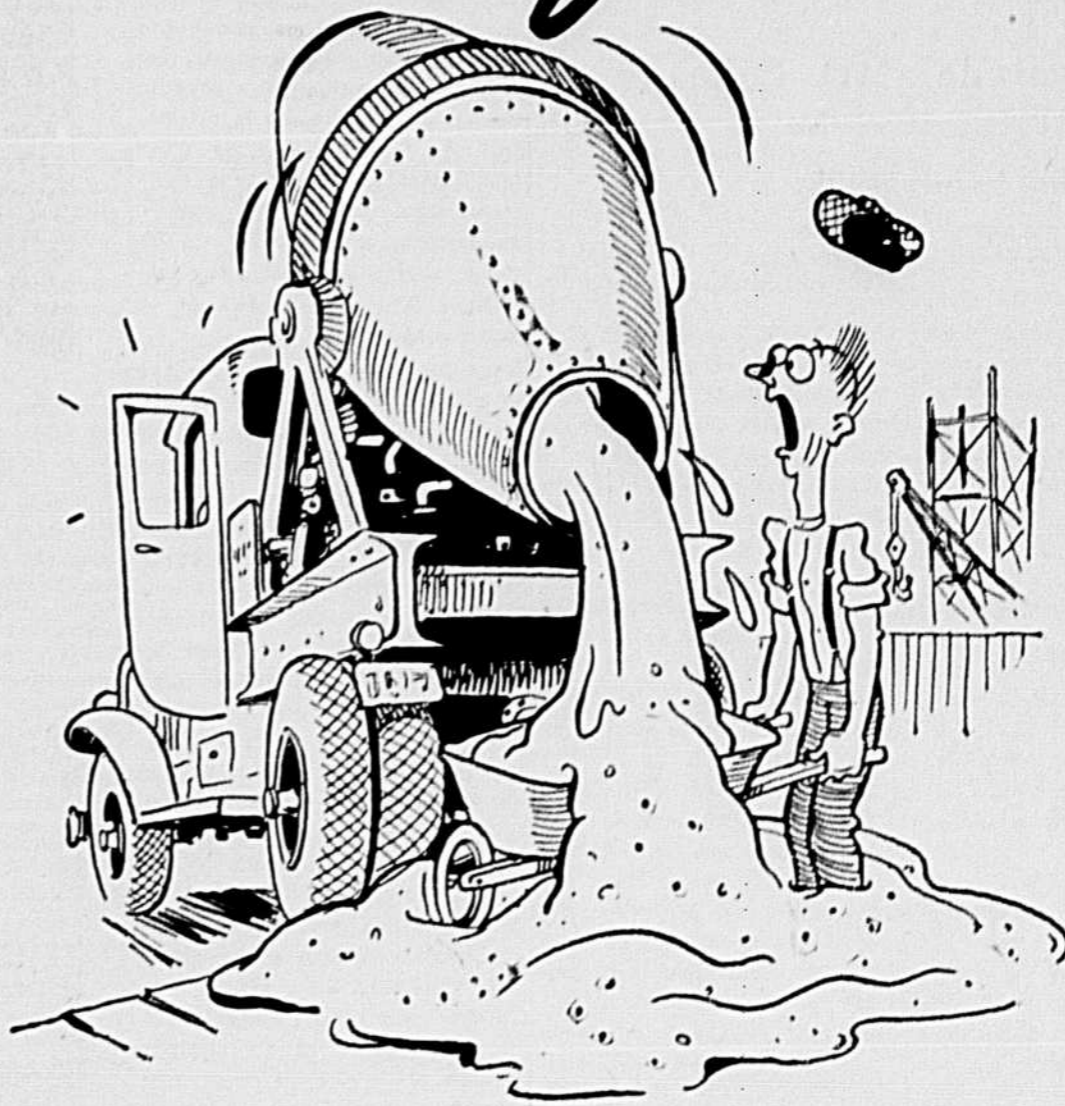
Par exemple, la compagnie de téléphone ne peut se procurer les appareils nécessaires pour procurer le service téléphonique aux milliers de personnes qui ont logé leur demande et qui attendent déjà.

On dit, dans les cercles du téléphone, que la situation prendra encore bien du temps à se rétablir.

On manque non seulement d'appareils téléphoniques, mais encore de fils, de câbles, de standards téléphoniques, et il faut des mois pour fabriquer et installer tout cela.

Nous pouvons être sûr qu'on y remédiera aussi rapidement que cela sera humainement possible.

# Où est Gos?



## ...il récupère du papier de rebut

Il existe toujours une grande pénurie de papier de rebut. Pour mener à bien la guerre du Pacifique, il faut 20,000 tonnes de papier de rebut tous les mois.

Pour faciliter la tâche de ceux qui font la récupération, séparez et emballez votre papier comme suit:

1. Papier d'emballage brun, sacs, cartons ondulés, boîtes en carton, cartons aplatis et autres.
2. Vieux magazines, revues, livres, brochures, catalogues; vieux dossiers et correspondance de bureau.
3. Journaux seuls.
4. Il faut aussi des chiffons de toutes sortes. Mettez les vôtres de côté.



Contribuée par la BRASSERIE

# Dow

MONTRÉAL

# Académisme vs Art Vivant

# Le journal d'A. Ste-Croix

12 juin 1945

A la suite des incidents survenus dernièrement à l'École des Beaux-Arts et qui ont provoqué de vives réactions, nous attendions cette objection qui n'est pas venue: "Depuis quand l'élève en aurait-il à remonter à son professeur? Vous prêchez le renversement des rôles!" Que non pas! Ici le cas est différent. Depuis une douzaine d'années, après s'être désintoxiqués, l'un après l'autre, les élèves les plus doués de cette école fulminent contre les fausses données qu'on leur a inculquées, contre cette formation qui mettait un frein à leur fougue, et ne laissait aucune issue à leur originalité. Les élèves actuels ne font que suivre l'exemple de leurs aînés immédiats et de quelques-uns de leurs conseillers.

Longue serait la liste de ces artistes courageux qui, n'ayant plus d'attache, ont déjà manifesté leur mécontentement, ou de ces autres qui, à tout risque, ont exprimé franchement leur opinion à ce sujet. Et combien sont-ils, ceux-là qui, liés par des nécessités d'ordre matériel et d'autres contingences, n'en pensent pas moins que leurs camarades, en leur for intérieur?

On n'aura sûrement pas oublié cette protestation spontanée publiée à l'occasion de l'exposition des "Indépendants" organisée par le Père Couturier et que nous reproduisons ici:

"Nous avons lu en certains journaux de Québec du 5 mai 1941, la lettre dans laquelle M. le Directeur de l'École des Beaux-Arts de Montréal, en annonçant une exposition qui sera une réponse à la nôtre, a bien voulu reconnaître l'existence de nos oeuvres. Mais comme en même temps il revendique pour cette école le mérite de notre formation, nous tenons, sans faire intervenir aucune question de personnes, à rectifier ses affirmations en ce qui nous concerne.

"Il est parfaitement exact que, sauf Louise Gadois et Philip Surrey, nous avons tous, soit en Europe, soit au Canada, passé quelques années dans des "Écoles des Beaux-Arts" et que certains d'entre nous ont obtenu des prix et des médailles, mais nous tenons à affirmer que, depuis, à mesure que nous avançons dans la connaissance de notre art, nous n'avons cessé de déplorer les méthodes d'enseignement de ces écoles et qu'il nous a fallu des années pour nous en dégager, pour en oublier les formules et les habitudes, pour nous en désintoxiquer.

"Sans mettre en doute le dévouement, ni la bonne volonté des directeurs et des professeurs de ces écoles, nous voulons simplement rappeler que les vrais maîtres de l'Art contemporain ont tous été étrangers à ces milieux-là et qu'il n'y a donc rien de sérieux à attendre ici, si l'on continue à être fidèle à un esprit et à des méthodes qui ont fait faillite partout ailleurs. Personnellement nous ne demandons rien, sinon qu'on nous laisse travailler en paix, mais nous ne voulons pas que nos noms et que nos oeuvres, même modestes, servent à maintenir le prestige de principes d'enseignement périmés, qui font illusion au public et compromettent dans ce pays l'avenir des jeunes artistes".

(Signé: Louise Gadois, P.-E. Borduas, Jori Smith, A. Pellon, Eric Goldberg, Louis Muhlstock, Goodridge Roberts et Philip Surrey.)

Tous ces protestataires sont maintenant partie de la Société d'Art Contemporain, qui réunit nos meilleurs artistes indépendants et dont l'exposition annuelle est un événement artistique de première importance. Là aussi, l'enseignement d'une école et de l'académisme sont tenus en suspicion.

Enfin, dans le groupe des "Sagittaires", les quelques jeunes peintres qui ont passé aux "Beaux-Arts" désavouaient leurs maîtres en des termes identiques.

Et pourquoi ne pas ajouter à tous ces témoignages l'opinion de quelques journalistes indépendants, et relire les divers articles de critique de Robert Elie, de Gilles Hénault et d'Éloi de Grandmont, qui, tout en louant le travail des uns, ignoraient complètement la médiocrité des autres? Notre directeur fut un des premiers à louer le talent de Pellon, et Charles Hamel s'en est fait dernièrement l'énergique défenseur. Puis il y a le Père Corbeil à Joliette. Pourquoi ne nous mécomptons-nous pas sur la sympathie de Lucien Parizeau, dont la Galerie a déjà beaucoup fait pour l'Art vivant? François Hertel a toujours été heureux qu'on l'associe aux dévoués défenseurs de l'Art libre. Fort d'une équipe de jeunes, qui de ce côté ont de l'allant, "Le Quartier Latin" a toujours abondé dans le même sens. Et les tenants de l'académisme auront difficilement goûté une édition spéciale de cet hebdomadaire où nos peintres indépendants furent mis en valeur. Et — c'est par celui-là que j'aurais dû commencer... — tous ont à la mémoire les coups de boutoir qu'Henri Girard ne manquait pas de distribuer à l'occasion de l'exposition des "Anciens", il y a quelque dix ans. Ce brave Girard nous fait remarquer qu'Oliver Asselin approuvait ses sorties et lui donnait toute la latitude possible à ce sujet.

Si l'on considère tous ces témoignages, si l'on fait la somme de tous ces désaveux, l'on se voit forcé d'admettre que l'enseignement de la peinture a été une faillite complète à l'École des Beaux-Arts. Jusqu'à ces toutes dernières années, les

recherches de l'École de Paris étaient prises en dérision ou montrées sous un faux jour. Il fallait le renouveau artistique qu'on a constaté ces dernières années à Montréal pour ébranler de vieilles conceptions et forcer quelque peu la main aux dirigeants de ce foyer d'académisme.

Tout ceci ne veut pas dire qu'aux Beaux-Arts il n'y ait pas eu de professeurs compétents. Normandeau y exerça des cours de céramique qui donnèrent d'heureux résultats. Jean Meroz y dirigea avec entrain des cours de modelage. Chicoine ne dédaigna pas suivre les manifestations de nos artistes libérés, on l'a vu à l'exposition de Borduas et à la conférence de Fernand Léger. Nous avons déjà souligné le travail excellent de Maurice Raymond. Quelques autres auraient de bonnes dispositions, mais ils subissent l'influence avilissante du milieu.

Et, comme on l'a répété à satiété, Pellon et Cosgrove ont été chargés de cours à l'atelier de peinture et comptent parmi nos meilleurs peintres. Cependant, Pellon communique à ses élèves l'enthousiasme qui le caractérise et Cosgrove ne se sent sûrement pas à l'aise pour y donner toute sa mesure. Ces récentes concessions à l'indépendance ne sont qu'un aveu tacite d'insuffisances antérieures. Pourquoi temporiser, lorsque le mal est à la racine?

D'un autre côté, on serait heureux d'apprendre ce que pensent maintenant des méthodes encore en usage ici, ceux qui ont connu l'atmosphère de Paris ou d'ailleurs, après avoir connu celle de cette école? A son retour d'Europe, Paul Beaulieu s'est exprimé clairement à ce sujet, dans un interview qu'il a donné à Éloi de Grandmont au "Canada", la semaine dernière. Ici même au journal "Le Jour", F. Jacurto, proclamait récemment: "Loin de moi de vouloir m'identifier avec ce groupe qui s'est créé un sol sacré à l'École des Beaux-Arts!"

On aimerait savoir ce qu'en pensent, Jean Palardy, qui emploie avec succès la formule moderne à l'Office National du Film, Lemieux dont nous conservons un article élogieux sur Pellon, Jean Meroz que nous avons connu intrançaisant et qui a su mettre à profit les expériences de modelage qu'il a reçues là-bas, et même Cosgrove dont l'oeuvre semble diamétralement opposée aux méthodes éducatives qu'il professe.

La Palme, notre meilleur caricaturiste, qui est autant coté à New-York qu'il l'est ici, est depuis longtemps de l'autre côté de la barricade. Et combien d'autres, par diverses responsabilités liées, mais qui n'en pensent pas moins comme nous!

Dans l'intervalle, on a vu plusieurs de nos maisons d'enseignement secondaire se payer le luxe d'avoir des professeurs attirés: Ainsi Jacques de Tannancour qui a déjà mené le bon combat au "Quartier Latin", et à qui le gouvernement brésilien vient d'accorder une bourse de séjour, était chargé de cours à "Jean de Brébeuf". Borduas, de l'École du Meuble, enseignait au "Collège Notre-Dame". Maurice Gagnon, qui a fait souvent fois le procès de l'académisme, est encore attaché au "Collège Saint-Laurent" et à l'"Externat Sainte-Croix". Des jeunes qui se sont déjà imposés ont bénéficié de cet entraînement.

Nous avons en Gilles Beaugrand un maître-orfèvre de grande classe, qui attire à son atelier les fervents d'un art dépouillé.

Des jeunes plus avertis suivent de préférence les cours de l'École du Meuble, où de nos architectes les plus éminents, Marcel Parizeau, seconde le travail constructeur de Jean-Marie Gauvreau. En passant, voilà un directeur d'École d'Art, qui ne redoute pas de s'entourer de collaborateurs actifs et audacieux.

Evidemment, ces expositions d'élèves ne sont qu'une ébauche et ne nous donnent qu'un aperçu de possibilités; mais elles nous présentent infiniment moins de déchet. Une visite rue Saint-Urbain et rue Berri pourra convaincre les intéressés.

Il faudrait rallier tous ces mouvements épars et donner à l'enseignement artistique un regain d'activité et plus de cohésion. Il faudrait aussi réorganiser tous ces bons éléments sous une autorité compétente qui fait confiance à ses subordonnés et qui apporte une juste surveillance à un enseignement libre.

C'est le contraire qui se produit! Et comme il ne faut nullement compter un rapprochement entre les propagandistes de l'Art vivant et les tenants d'un académisme désuet, il faut, pour que l'École des Beaux-Arts soit véritablement au service des contribuables de cette province, qu'on y opère de vigoureux remaniements. Cette école est chose publique, et tous ceux qui sont intéressés directement ou indirectement à l'Art sont en mesure d'en attendre les meilleurs résultats.

Charles DOYON

## Conversation de Table

### Développement de l'Art Culinaire

CHAPITRE IV — No 31

par Louis P. De Gouy

"Merry met and merry part,  
I drink to thee with all my heart  
— Old cup inscription.

Le cidre ordinaire n'est rien d'autre que le jus pressé des pommes. Le mot "cidre" est dérivé du mot hébreu "shekar" ou "shakar", et du mot grec "sikera", qui signifie boisson forte. Dans la version de la Bible par Wycliffe, il traduit Saint Luc 1:15; comme suit: "Il sera grand devant le Lord, et il ne devra boire ni vin ni cidre."

Quelle que soit la date de son origine, qui remonte dans la nuit des temps, le cidre de France a toujours été considéré comme le meilleur, et la France comme la nation la plus productive en cidre. Puis vient ou plutôt vint, l'Angleterre au Moyen Âge, époque où les moines des couvents cultivaient la pomme pour la seule et unique raison de faire du cidre. Henry III d'Angleterre, au XIII<sup>e</sup> siècle présentait un manoir à un des membres de sa cour à la condition expresse que ce membre lui fournirait tous les ans "deux mites" (ancien anglais signifiant une toute petite quantité ou particule) de cidre fabriqué avec des pommes normandes.

Aujourd'hui, en ce qui concerne la quantité, l'Amérique du nord ainsi que le Canada, notamment Belœil et Mont Saint-Hilaire. Deux noms bien français; deux villages séparés par le joli fleuve le Richelieu, qui par la tranquillité de ses eaux, rappelle la Seine normande, deux endroits en terre de Québec, terre du bon fromage et du bon cidre.

Pour faire du cidre champagnisé de ménage. — La condition essentielle pour faire du cidre champagnisé chez soi, pour déguster les jours de fêtes et en certaines belles occasions, il vous faut du bon cidre, et pour faire du bon cidre, il vous faut de belles pommes et une presse. Voici comment:

A cinq gallons de très bon cidre, ajoutez 3 pintes de miel liquide,

ou bien 1-8 de livre de sucre cristallisé. Mélangez bien, bouches et tenez dans un endroit frais pendant 8 jours. Au bout de ce temps, clarifiez le cidre avec la moitié d'un verre de lait écrémé, ou bien 1 cuillère à café de gélatine granulée dissoute dans une cuillère à soupe d'eau froide, puis mélangée à 3 tasses d'eau de vie. Après 3 jours mettez le cidre en bouteilles, et au bout de 15 jours il sera mousseux, c'est-à-dire champagnisé, et pourra être bu au bout de 30 jours.

Important: — Ayez soin d'assujettir les bouchons avec des fils de fer spéciaux que vous trouverez dans le commerce, sinon vos bouchons poussés par les gazes feront un tir de barrage et votre cidre serait irrémédiablement perdu.

Pour faire du vin de coings de ménage. — De nombreux écrivains affirment que le coing serait la pomme d'or des jardins de l'Espérance et fut le fruit que la princesse Arcadienne Atalante, qui promit de marier l'amoureux qui la dépasserait à la course à pied, ramassa pendant la course, ce qui la lui fit perdre. Un de ses nombreux amoureux, nommé Milanion, jeta sur le chemin de la course une des trois pommes que lui avait donné Aphrodite. Atalante s'étant arrêtée pour la ramasser, elle perdit du temps et la Seine normande, et épousa l'heureux Milanion.

Le coing est originaire de Perse et a été cultivé depuis le commencement du monde. Certains naturalistes assurent que ce n'était pas une pomme que maman Eve offrit à papa Adam, mais bien un coing? Quoi qu'il en soit, avec ce fruit on peut faire beaucoup de choses. Commerciale, on en fait un sirop qu'on administre dans les cas de diarrhées rebelles; le coing sert à faire la bandoline, dont se servent les coiffeurs pour

lisser les cheveux. Culinaiement, on fait des coings au beurre, des coings confits, de la compote, des coings à la moelle cuits sous la cendre, de la gelée, de la marmelade, la fameuse cognac d'Orléans inventée par l'évêque d'Orléans, ainsi qu'un grand nombre de desserts, et le fameux vin de coing de ménage, si cher aux ménagères françaises et fait de la manière suivante:

Prenez vingt beaux gros coings bien mûrs; essuyez le duvet qui les enveloppe avec un torchon sec et grossier; ne les épouchez pas. Grattez-les jusqu'au coeur de chaque fruit, en jetant les coeurs qui sont coriaces. Ayez prêt et bouillant à gros roulement 1 gallon d'eau additionné d'une demi-cuillère à café de sel; jetez dedans la pulpe gratée de coings et laissez cuire à petits bouillons pendant 15 bonnes minutes. Retirez la marmite du feu; ajoutez au mélange 2 livres de sucre cristallisé, et lorsque le sucre est bien fondu, passez ce mélange à travers un linge fin en le tortillant bien pour en extraire tous les sucres, au-dessus d'un grand pot à large ouverture, du genre de ceux utilisés pour faire des cornichons, puis ajoutez au mélange l'écorce et le jus de deux gros citrons, l'écorce coupée en petites lamelles, et finalement 1 petit carré de levure compressée, dissout dans 1-4 de tasse de jus de coings. Mélangez bien; couvrez d'un linge épais doublé et attaché solidement avec de la ficelle, placez dans un endroit frais, où vous le laisserez pendant au moins 24 heures pour fermenter. Passez le mélange à travers du papier à filtrer dans un petit tonneau bien propre et bien souffré; ajoutez la bonde sans la fermer complètement et laissez au frais pendant 3 jours. Filtrez de nouveau à travers du papier à filtrer, dans un tonneau bien propre; ajoutez la bonde solidement et laissez au frais pendant 3 mois avant de mettre en bouteilles et de boucher hermétiquement.

Ce vin un peu capiteux sera bon à boire deux mois après sa mise en bouteilles.

Louis P. De GOUY.  
(A suivre)

## FESTIVAL NATIONAL Sportif et Musical

Le 18<sup>e</sup> festival national annuel de la jeunesse aura lieu le mercredi 4 juillet prochain, à 8 h. du soir, au Stadium de l'avenue Doherty, sous la présidence de M. Edmond Hamelin, membre du comité exécutif de la cité de Montréal, et avec le concours de l'Association Athlétique nationale de la jeunesse et de la Commission athlétique de la cité de Montréal.

Le programme sportif de cette manifestation en plein air comporte les numéros suivants: balle-molle, basket-ball, volley-ball, jeu de croquet, lever de poids, escrime, boxe, lutte, courses à pied, Prix de présence: bicyclette CCM.

La partie musicale du programme comprend: danses, chants, musique, projections lumineuses, tableau vivant. Cette grande fête sportive et musicale, qui réunit chaque année près de 25,000 personnes, est organisée au bénéfice des activités sportives de la Palettes Nationale et des Loisirs de St-Louis de Gonzague. Pour tous renseignements: CHiffrier 2761.

### N'EST-CE PAS LA VÉRITÉ ?

**Par Ti-Jos No 75**

OU TRAVILLIEZ-VOUS AVANT LA GUERRE, ANNETTE?

DANS UNE TANNERIE. ET VOUS ?

MOI, JE FAISAIS MARCHER UNE MACHINE À TRICOTER.

RETOURNEREZ-VOUS À VOTRE ANCIEN TRAVAIL, QUAND VOUS PARTIREZ D'ICI ?

JE SUPPOSE QUE OUI ! ON M'Y ATTEND IMPATIEMMENT.

OUI, CE DOIT ÊTRE DUR POUR CES GENS-LÀ... N'AYANT QU' LA MOITIÉ DES OUVRIÈRES ET DES MATIÈRES PREMIÈRES QU'IL LEUR FAUT.

POUR SÛR ! LA PLUPART DES OUVRIÈRES EXPÉRIMENTÉES TRAVAILLENT DANS DES USINES DE GUERRE, ET LA LAINE EST RARE.

ENFIN, C'EST POUR UNE BONNE CAUSE...

SOYONS RECONNAISSANTES DE CE QUE LES CHOSSES REDEVIENTront ENCORE NORMALES UN DE CES JOURS... ET J'ESPÈRE QUE CE SERA BIENTÔT !

CELA N'A PAS ÉTÉ FACILE!

Le problème auquel l'industrie civile eut à faire face durant ces cinq dernières années n'a pas été facile. La main-d'oeuvre et les matières premières étant restreintes, la demande a énormément dépassé l'approvisionnement. N'oublions pas cela, quand nous avons tendance à perdre patience à cause du manque de marchandises!

**JOHN LABATT LIMITED**  
London Canada



Irina Baronova, une des plus grandes gloires du ballet que l'on aura le plaisir de voir évoluer avec Léonide Massine et son ensemble lors d'une soirée de ballet en plein air qui sera présentée mardi le 3 juillet au stade Molson, l'amphithéâtre de l'avenue des Pins.

### Gemmes d'histoires du Canada

... Des traces... directes de l'association étroite des Juifs avec la Nouvelle-France se retrouvent à la lecture, dans nos annales, de noms d'origine, et de consonance juive.

C'est ainsi qu'on retrouve parmi les premiers missionnaires arrivés au pays le jésuite Biart (arrivé à Port-Royal en 1661), sans aucun doute un descendant des Marranos, ces Juifs qui vivaient en Espagne avant l'expulsion de 1492.

Ces Marranos, dont la plupart avaient émigré en France, y avaient adopté le nom du village espagnol dont ils étaient issus. Dans le cas du père Biart, le village d'origine était Bejar, situé au sud de la province de Salamanque, d'où les émigrés avaient passé en France par la Navarre. Et, selon la coutume, leur nom était devenu, avec les modifications de temps, de langue et de lieu: Bérard, Brard, Beradi, Berardo, Bart, Biart, Biard.

On pourrait donc déduire de ce fait que nombre des Bérard, des Biart et des Biard établis au Canada, et ils sont nombreux, seraient de descendance hispano-juive; de même que Jean Bart, le fameux marin français. On pourrait aussi se rappeler que la famille italienne des Bernardi, propriétaire du domaine (Casa Bernardi) ou notre compatriote Triquet mérita la Croix Victoria et dont il rapporte un très excellent souvenir, serait de la lignée des Marranos de Bejar...

Ces faits, qui peuvent sembler surprenants à première vue, s'expliquent à l'examen. En effet, il faut se rappeler qu'à l'époque de l'expulsion de 1492, la vague d'anti-sémitisme qui avait balayé l'Espagne (rappelez-vous l'Inquisition) avait traversé ses frontières et s'était peu à peu répandue dans toute l'Europe occidentale, et qu'un moyen d'éviter la persécution restait la assimilation aux races ambiantes. On ne s'étonne donc plus que cet ensemble de circonstances ait dirigé les Juifs dans toutes sortes de voies. On ne s'étonne pas davantage de trouver le père Biart parmi les premiers missionnaires à venir prêcher l'Évangile du Christ aux Indiens d'Amérique...

RENSEIGNEMENTS: "History of the Jews in Canada", de Benjamin G. Sack.

### Soirée de danse et de musique sous les étoiles

La Danse et la Musique se partageront également les honneurs de la soirée le mardi 3 juillet, au Stade Molson de l'avenue des Pins, alors que Canadian Concerts & Artists nous présenteront la troupe de Ballet Russe composée de Léonide Massine, Irina Baronova, André Egievsky, Anna Istomina, Kathryn Lee et Yurek Lazowski. Un cadre de plein air est tout indiqué pour la plupart des oeuvres au programme. Par exemple les extraits de "Le Cygne Noir", des "Sylphides", de "La Belle au Bois Dormant". Par ailleurs, la musique de Tchaikovsky, de Glinka, de Rimsky-Korsakoff, de Rachmaninoff, d'Offenbach, exécutée par 40 musiciens de l'Orchestre

### Aménagement du Stade Molson pour la danse

La présentation en plein air, pour la première fois à Montréal, d'un spectacle de Ballets Russes exige naturellement des préparatifs bien particuliers. Canadian Concerts & Artists, en engageant pour le soir du 3 juillet la troupe de Léonide Massine "Ballet Russe Highlights", a prévu la nécessité d'un aménagement spécial du Stade Molson de l'avenue des Pins qui assurera tout son relief au spectacle en même temps qu'à chacun des spectateurs une vision parfaite de la danse et une audition impeccable de la musique.

On édifiera une immense scène à deux élévations; sur le premier plateau seront placés les musiciens, sur le second évolueront Massine, Irina Baronova, André Egievsky, Kathryn

Advertisement for Cigarettes Sweet Caporal. It features an illustration of a man and a woman in formal attire. Text includes: "Mais laisser choir son mouchoir, c'est vieux jeu...", "Ma chère, laisse tomber ton paquet de Sweet Caps — c'est encore le meilleur moyen de lier connaissance.", and "CIGARETTES SWEET CAPORAL".

## CHRONIQUE DES LIVRES: Un témoignage sur la guerre(1)

La guerre de 1914-1918 (l'une des deux grandes guerres du XXe siècle, en supposant qu'il n'y en ait pas une plus terrible encore d'ici quelques années) la guerre de 1914-1918 a fait éclore une profusion de témoignages littéraires. Ces témoignages ont une valeur variable selon la qualité, la perspicacité, l'esprit d'observation des divers témoins et les postes respectifs qu'ils occupent. Le simple "poulu" ne saurait avoir vu la guerre comme l'a vu l'officier supérieur: celui-là, terré dans la tranchée, n'avait qu'un champ de vision réduit; celui-ci, sur une hauteur, dominait du regard un vaste panorama. Par conséquent, les réflexions provoquées par la guerre et le jugement porté sur elle varient en raison même du point d'observation où se tenait celui qui décrit la guerre et la juge. Le commandement en chef, l'état-major l'ont considérée sous l'aspect d'une série d'opérations stratégiques qu'il importait de réussir. Ainsi dans le *Mémorial de Joffre*, dans les *Mémoires de Foch*, dans les *Carnets de Gallieni*, pour prendre trois exemples illustres, on retrouve une image de la guerre telle qu'elle a été vue dans les bureaux par ceux qui organisaient et conduisaient de haut les opérations. Dans ses mémoires, chaque chef d'armée tente, évidemment, de justifier sa stratégie, de dégager ses propres responsabilités, de se dessiner une figure honorable et belle devant la postérité. Ce qui est surtout frappant dans les mémoires des généraux, c'est qu'ils ont fortement la tournure du plaidoyer personnel. Le témoignage perd de sa valeur réelle pour s'égarer en de subtiles argumentations justificatives. C'est moins une image de la guerre qu'il nous apporte qu'une vue de la guerre entre les généraux ou des généraux contre les chefs politiques du pays. Pour s'en rendre compte, il n'y a qu'à lire d'affilée les mémoires de Foch et les mémoires de Clemenceau. L'essentiel y est noté dans des rivalités mesquines et de pauvres querelles de personnes.

A mon sens, le simple soldat, l'officier subalterne, étroitement mêlé au quotidien de la guerre, fournissent des témoignages beaucoup plus directs, plus réels, plus imprégnés d'humanité. Dans la mesure où la littérature peut reproduire la réalité, ils nous montrent la guerre, ils l'évoquent parfois avec tant de relief et de couleur, que nous avons l'illusion d'y avoir participé. La vie des tranchées, les offensives et les coups de main, les périodes de repos dans les villages dévastés, tout cela nous devient familier. Et nous comprenons la profonde fraternité humaine que le danger crée entre des hommes de cultures et de milieux très dissemblables. De grandes distances sociales s'abolissent, d'étranges amitiés se nouent dans la souffrance partagée, dans l'inquiétude quotidienne, sous la menace continuelle de la mort. L'homme apparaît dépouillé de tous les oripeaux de la figuration sociale, réduit à ses vertus et à ses vices, à ses qualités et à ses défauts fondamentaux. Avoir connu l'homme dans les tranchées et, particulièrement, à l'heure paternelle qui précède une offensive, c'est avoir pris de la nature humaine une connaissance nouvelle, une vue unique sur ses réserves de fond et ses possibilités. L'homme le plus humble, le plus obscur est capable de grandes choses; et même, il est capable de les accomplir silencieusement, dans l'ombre, pour la seule satisfaction de sa conscience.

Parmi les innombrables témoignages directs et émouvants sur la guerre de 1914-1918, il y en a quatre qui me paraissent spécialement significatifs: *Le guerrier appliqué*, précieux petit livre de Jean Paulhan, *Vie des martyrs et Civilisation* du chirurgien Georges Duhamel, enfin, *Les croix de bois* de Roland Dorgèles. C'est de ce dernier témoignage que je dirai quelques mots aujourd'hui.

Dorgèles a fait la guerre dans les tranchées comme simple soldat ou comme caporal, je ne sais au juste. Il s'est lié de camaraderie et d'amitié avec quelques-uns de ses compagnons. Il a peint leurs portraits en traits vifs avec une tendre sympathie qui n'exclut pas la pénétration, la vue des faiblesses humaines. Depuis leur départ glorieux de la vie civile et leur arrivée sur le front jusqu'à la fin de la grande aventure, il les a suivis pas à pas, il les a étudiés en profondeur et sous tous les angles de leur personnalité; il a exposé leurs réactions et leurs simples réflexes (si expressifs du fond de l'être) à chacun des événements et à chacune des heures de la guerre: heures d'un tragique tendu, heures d'une monotonie et d'une grisaille désespérante, heures pleines d'une naïve et touchante gaieté aussi, car il est bien impossible à l'homme d'être grave et héroïque vingt-quatre heures par jour durant quatre années consécutives. Que le péri immédiat et la menace imminente de la mort relâchent un moment leur angoissante étreinte, le pauvre humain (sur-tout s'il est français) retrouve sa frivolité innocente, son besoin invincible de plaisir, d'enfantine espièglerie. Ce qui nous rend fraternels et si proches de nous les personnages que Dorgèles met en scène dans son livre, c'est qu'ils n'ont rien d'inhumain. Nous imaginons que nous leur ressemblerions comme des frères si nous étions placés dans les mêmes circonstances qu'eux. Ils ne sont pas des demi-dieux mais de misérables hommes soumis à toutes les misères de notre condition. Ils ne produisent pas l'héroïsme naturellement et à jet continu — ce qui est faux ou, pour le moins, tout à fait exceptionnel. Certes, la plupart des personnages des *Croix de bois*, dans les circonstances cruciales, se montrent capables d'héroïsme! Mais ils ne sont pas naturellement, et par le simple fait qu'ils portent l'uniforme, des héros, des hommes qui n'auraient rien de commun avec nous. Nous sentons qu'ils ont besoin de se détendre, de rigoler, d'oublier le destin tragique qui plane sur eux, de revivre, dans la mesure du possible, les humbles joies de leur passé, des années d'avant la guerre. Ils acceptent les plus grands risques mais ce n'est pas sans hésitation, sans délibération; ils ont plus le goût de vivre que de mourir. S'ils consentent à aller à la mort, ce n'est pas sans un fré-

missement, un refus de la chair que leur volonté doit mater. Leur crainte même nous les rend compréhensibles et nous admirons d'autant plus leur détermination volontaire qu'ils ont dû vaincre leur nature pour y atteindre. Le fond de l'homme devant la face de la mort, je ne l'ai jamais mieux compris qu'en lisant les *Croix de bois*. L'instinct de la vie est si fort qu'il trouve moyen d'oublier la mort au sein même des pires dangers. Si quelques-uns ont traversé la tourmente et survécu, songeons-nous après avoir entendu ce témoignage, c'est qu'ils n'ont pas consenti à mourir, que leur volonté, après avoir vaincu la peur, a vaincu la mort.

Le livre de Dorgèles est bâti de main de maître: le comique y alterne avec le tragique; il ménage une détente nécessaire; les moments de gaieté et d'oubli servent de repoussoir aux moments de tension et d'héroïsme. Il me serait facile d'analyser et de résumer, chapitre par chapitre, chacun des dix-sept chapitres des *Croix de bois*. Je n'en ferai rien. Je craindrais de déflorer l'intérêt du récit et de le dessécher en le réduisant au squelette. Le lecteur y serait perdant. Il sera bien préférable pour lui de se procurer *Les croix de bois* et de vivre des heures inoubliables dans la compagnie de Jacques Larcher, le narrateur (qui est évidemment Roland Dorgèles), de Gilbert Demachy, le jeune étudiant en droit, de Sulphart, le parigot étourdissant de verve et d'un langage savoureux, coloré, de Vairon, un peu canaille, de Fouillard, de Broucke, de Lemoine, de Bouffieux, froussard chronique qui déploie un rare et amusant génie pour éviter de monter sur la ligne de feu, de quelques autres comparses, tous croqués en pleine action par un dessinateur à l'esprit aussi prompt qu'à la main sûre. Entre tous les épisodes dramatiques que lui offrait la vie sur le front, Dorgèles a su choisir les plus intéressants, ceux qui lui permettaient le mieux de peindre au naturel ses personnages, de les montrer en face des situations les plus tragiques ou les plus ordinaires. Un jour, Gilbert Demachy s'est offert spontanément pour faire une reconnaissance devant les lignes ennemies, dans un secteur particulièrement dangereux. Les compagnons ont un peu grogné contre la crânerie du jeune homme et ont cru qu'il voulait les épater. Demachy est rentré sain et sauf de sa mission de nuit et les copains ont murmuré qu'il ne s'était pas rendu là-bas. Mais... "Assis à l'entrée du gourbi, il (Demachy) a pris son fusil entre ses genoux, et, débouonnant sa capote, il a sorti une large ceinture de flanelle rouge". C'était un fanion qu'on voyait depuis plusieurs jours, juste devant la ligne allemande, l'endroit précisément que Demachy avait eu pour mission de reconnaître. Dorgèles conclut: "D'un coup, les rires se sont tus. On a regardé dans la plaine, devant la tranchée allemande. Le fanion rouge n'y était plus". C'est là, à mon avis, l'un des traits les plus saisissants du livre qu'on comprend de fort beaux, tout à l'honneur de la nature humaine et du courage conscient, voulu, qu'elle peut déployer. Gilbert Demachy n'est pas un héros par tempérament, peut-être; il n'est pas héroïque sans effort, sans réflexion, sans une dure victoire sur sa faiblesse. Et voilà pourquoi son courage silencieux est vraiment admirable. Dorgèles comprend et aime assez l'homme pour laisser l'homme subsister entièrement dans le héros.

Je persiste à croire que le témoignage, formulé par *Les croix de bois*, est l'un des plus véridiques, des plus directs et importants de ceux que suscita la guerre de 1914-1918. On ne saurait lui comparer que *Le guerrier appliqué* de Paulhan, *Vie des martyrs et Civilisation* de Georges Duhamel. D'ici quelques années, ces quatre témoignages, il sera bien intéressant de les confronter à ceux qu'aura enfantés la guerre de 1939-1945. Cette dernière a déjà inspiré le livre remarquable de Paul Mousset *Quand le temps travaillait pour nous* et l'éminent poète en prose d'Antoine de Saint-Exupéry *Pilotes de guerre*. Il est probable qu'il en paraîtra d'autres dignes de retenir l'attention et de fixer le souvenir d'une des périodes sombres de l'histoire humaine. Période de ténèbres qui enfante sa lumière car l'aube et la clarté du jour succèdent à la nuit.

Jusqu'à quel degré de son évolution l'humanité sera-t-elle soumise à la guerre, aux guerres? Ceux qui prévoient un temps où les hommes seront délivrés de ce fléau se font traiter d'utopistes et d'idéalistes. On ne manque pas de leur jeter au visage le vieil adage latin *Homo homini lupus*. Et certes, les hommes positifs et réalistes ont beau jeu pour se moquer et railler! Toute l'histoire humaine est là qui atteste qu'ils ont raison, tristement et irréfutablement raison. Ils ont raison pour le passé et le présent (disen-ils) préfigure l'avenir, l'histoire se répète. Si on les pousse un peu, ils soutiennent avec le philosophe allemand que les guerres sont nécessaires, bonnes et souhaitables pour l'humanité. Ils parlent des grandes vertus qu'elles suscitent et de leurs maux qui engendrent de merveilleux bienfaits. On pourrait leur répliquer que ces vertus pourraient fleurir et ces bienfaits naître autrement. Les guerres et les révolutions ne sont peut-être que des soubresauts et des poussées de fièvre dans l'évolution. On peut imaginer une humanité assez évoluée pour se passer des jeux barbares de la guerre. Mais ce stade d'évolution demeure très lointain. Pour croire en lui et travailler passionnément à son avènement, il faut avoir une foi chevillée aux fibres dans la possibilité du progrès moral de l'homme et en des destinées terrestres, plus hautes et plus heureuses de l'humanité.

A. SAINTE-CROIX

(1) A propos de la réédition du livre *Les croix de bois* de Roland Dorgèles. Les Editions Variétés, Montréal, 1945.



Le Canada a doté le monde du ballet d'une précieuse artiste en la personne de Anna Istomina. Née à Vancouver, elle a été choisie récemment pour faire partie de l'ensemble de Léonide Massine qui évoluera mardi le 3 juillet au stade Molson, lors d'une inoubliable soirée de ballet en plein air dans un décor naturel enchanteur.

## Enbuminures

### Considérations

J'avais quinze ans. A cet âge, quinze ans, la vie s'allonge devant vous comme une plaine ensoleillée; à l'isolement, de merveilleuses aventures y sont semées qui n'attendent que votre passage pour lever et s'épanouir. Ah vous! Il n'y a aucun doute que vous serez magnifique et que vous ruissellerez d'une gloire archangélique! Vous abordez donc la vie avec une confiance illimitée. Au milieu de cette plaine, vos regards sont attirés par un castel aux fenêtres en forme de coeur, aux tours d'or et de diamants. Mais, à cet âge, vous ne savez pas grand-chose, vous ne savez pas qu'à quelque distance de ce castel, un gouffre se creuse où vous fera trébucher une force irrésistible...

Bon, me voilà encore parti à enfoncher mon grand cheval métaphorique! C'est un pur-sang de haute équitation, mais son picotin est d'avoine mallarméenne, trop souvent; alors... alors, veuillez m'excuser, et que je revienne à mes moutons.

A quinze ans, lors d'un crépuscule de juillet, je suivais le chemin vicinal qui traversait une de ces paix que l'homme ne parvient jamais à exprimer comme il faut, parce qu'elles sont d'essence divine. Dans le lointain, grelottait un bruit tenu de clochettes. On percevait aussi un faible écho de coups de marteau. A gauche du chemin, s'étendait un champ de trèfle, de boutons d'or et de marguerites. Et des églantiers tapissaient la marge entre la route et le pré.

J'ai cueilli une rose sauvage; j'en ai pavoié le devant de mon béret. Je me redressais, lorsque j'entendis un pas lourd marteler le chemin de terre. C'était un romanichel noir et velu avec un baluchon gris sur son épaule. Le chemineau, j'avais l'habitude, depuis ma plus tendre enfance, de le voir revenir aux jours cléments, tel un oiseau migrateur qui suit le soleil. Il me dit: — Bonjour, mon jeune. J'ai arrêté chez vous en passant, tout à l'heure. Ton père m'a traité de première classe. T'es chanceux d'avoir un père de même... Tiens, tiens, regarde-moi donc ça! Une fleur sur ton casque! Ecoute, mon jeune... La façon que ton père m'a traité, ça vaut un conseil, c'est comme rien... Eh oui; écoute-moi comme il faut; si t'as l'intention de faire un homme de toi, porte jamais de fleur sur ton casque; ça t'est, ça, mon conseil...

Je n'ai pas voulu en entendre plus long. J'ai prononcé un sec bonjour et me suis éloigné. J'étais furieux contre ce vagabond prosaïque qui ne pensait qu'à être bien « traité » dans la vie.

Et, je n'ai pas été l'églantine à mon béret. Et, j'ai continué d'adorer les fleurs. Même à l'âge que j'ai, je ne perds pas une occasion de ficher une rose à ma boutonnière. Et, vous savez que le parfum de l'âme des lilas m'enivre.

Mais, je me demande, conclut méditativement le vieux poète, si je n'aurais pas mieux fait de suivre le conseil du chemineau pour faire un meilleur homme de moi...

## Plus de sécurité ET DE LIBERTÉ

Si vous voulez éprouver un sentiment de plus grande sécurité et vous libérer des préoccupations qu'engendre la surveillance de vos placements—actions, obligations, hypothèques et immeubles—confiez-en tout simplement la garde et la gérance à notre Service de Gestion.

Pour une infime partie de vos revenus, vous vous assurez ainsi le bénéfice de nos vastes ressources et de notre longue expérience. La commodité et la protection d'une telle mesure peut vous valoir, ainsi qu'à votre famille, beaucoup plus que le coût, du reste fort modique.

C'est un placement tout indiqué que de prendre quelques minutes pour se renseigner.

## THE ROYAL TRUST

SÉCURITÉ CORPORATIVE SERVICE PERSONNEL

MONTREAL 105 O RUE ST-JACQUES HARBOUR 4221

### AU TEMPS DE LA LUMIERE

par Hélène Iswolsky  
Hélène Iswolsky, qui vivait à Paris depuis la Révolution russe, a été étonnamment mêlée au mouvement littéraire et idéologique dont les têtes étaient Jacques Maritain, Nicolas Berdiaeff, Charles DuBois, Mounier, les Dominicains de Sept. Temps présent.  
Mlle Iswolsky a rencontré dans des salons, les critiques Jacques Rivière, Boris de Schönerer, les compositeurs Strawinsky, Prokofiev, Ravel, Poulenc, Auric, Darius Milhaud; les peintres Dorain, Durnoyer, de Sagonzac, Picasso, Dufy. On retrouve dans Au temps de la lumière des souvenirs sur ces artistes et l'atmosphère incomparable qui existait dans ces rencontres.  
Au temps de la lumière servira à l'histoire des idées de la littérature et de l'art pour la période qui s'étend de 1925 à 1939.

Les forces armées ont utilisé 1,179,000 verges de flanellette en 194.



Léonide Massine, une des plus célèbres figures du monde de la danse, qui sera à la tête de son propre ensemble de Ballet Russe, mardi, le 3 juillet, au stade Molson, lors de la première fois à Montréal on aura l'occasion d'assister à une soirée de ballet en plein air dans un décor enchanteur.

### LA CHANSON DE MA VIE

par Yvette Guibert  
"Quelle magnifique expérience que la vie! Quelle splendide solution que "vieillir", s'enfoncer loin dans la forêt superbe des souvenirs, avoir pu dépasser les sautes de la jeunesse trépidante, fébrile, exaspérée qui touche à tout, sans pouvoir tout atteindre; avoir eu, de par le temps, la divine possibilité de créer sa Sagesse, et de palpiter enfin la Vérité, quel miracle!"  
C'est par ces phrases qu'Yvette Guibert commence ce livre de sa vie que présentent Les Editions Variétés. Celle qui a su charmer tant de personnes par ses chansons de genre, raconte la longue échelle de ses étapes vers la Fortune. Elle décrit les barrières qu'il lui a fallu sauter, les montagnes qu'il lui a fallu franchir.

L'Office national du Film distribuera bientôt une trentaine de nouveaux films de 16mm. Ce sont des études sur les différents groupes ethniques qui composent la nation canadienne.

# LA FICELLE

par Guy de Maupassant

Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en venaient vers le bourg, car c'était jour de marché. Les mâles allaient, à pas tranquilles, tout le corps en avant à chaque mouvement de leurs longues jambes torses, déformées par les rudes travaux, par la pesée sur la charrieuse qui fait en même temps monter l'épaule gauche et dévier la taille, par le fauchage des blés qui fait écarter les genoux pour prendre un aplomb solide, par toutes les besognes lentes et pénibles de la campagne. Leur blouse bleue, empaesée, brillante, comme vernie, ornée au col et aux poignets d'un petit dessin de fil blanc, gonflée autour de leur torse osseux, semblait un ballon prêt à s'enlever, d'où sortaient une tête, deux bras et deux pieds.

Les uns tiraient au bout d'une corde une vache, un veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettaient les reins d'une branche encore garnie de feuilles, pour hâter sa marche. Elles portaient au bras de larges paniers d'où sortaient des têtes de poulets par-ci, des têtes de canards par-là. Et elles marchaient d'un pas plus court et plus vif que leurs hommes, la taille sèche, droite et drapée dans un petit châle écriqué, épinglé sur leur poitrine plate, la tête enveloppée d'un linge blanc collé sur les cheveux et surmontée d'un bonnet.

Puis, un char à bancs passait, au trot saccadé d'un bidet, secouant étrangement deux hommes assis côte à côte et une femme dans le fond du véhicule, dont elle tenait le bord pour atténuer les durs cahots.

Sur la place de Goderville, c'était une foule, une cohue d'humains et de bêtes mélangées. Les cornes des bouffes, les hauts chapeaux à longs poils de paysans riches et les coiffes des paysannes émergent à la surface de l'assemblée. Et les voix criaient, aiguës, glapissantes, formaient une clameur continue et sauvage que dominait parfois un grand éclat poussé par la robuste poitrine d'un campagnard en gaité, ou le long meuglement d'une vache attachée au mur d'un maison.

Tout cela sentait l'étalage, le lait et le fumier, le foin et la sueur, dégageait cette saveur aigre, affreuse, humaine et bestiale, particulière aux gens des champs.

Maitre Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à Goderville, et il se dirigeait vers la place, quand il aperçut par terre un petit bout de ficelle. Maitre Hauchecorne, économiste en vrai Normand, pensa que tout était bon à ramasser qui peut servir; et il se baissa péniblement, car il souffrait de rhumatismes. Il prit, par terre, le morceau de corde mince, et il se disposait à le rouler avec soin, quand il remarqua, sur le seuil de sa porte, maître Malandain, le boursier, qui le regardait. Ils avaient eu des affaires ensemble au sujet d'un lool, autrefois, et ils étaient restés fâchés, étant rancuniers tous deux. Maitre Hauchecorne fut pris d'une sorte de honte d'être vu ainsi, par son ennemi, cherchant dans la crotte un bout de ficelle. Il cacha brusquement sa trouvaille sous sa blouse, puis dans la poche de sa culotte; puis il fit semblant de chercher encore par terre quelque chose qu'il ne trouvait point, et il s'en alla vers le marché, la tête en avant, courbé en deux par ses douleurs.

Il se perdit aussitôt dans la foule criarde et lente, agitée par les interminables marchandages. Les paysans tâtaient les vaches, s'en allaient, revenaient, perplexes, toujours dans la crainte d'être mis dedans, n'osant jamais se décider, épiant l'oeil du vendeur, cherchant sans fin à découvrir la bête, l'homme et le défaut de la bête.

Les femmes, ayant posé à leurs pieds leurs grands paniers, en avaient tiré leurs voisines qui gisaient par terre, liées par les pattes, l'oeil effaré, la crête écarlate.

Elles écoutaient les propositions, maintenaient leurs prix, l'air sec, le visage impassible, ou bien tout à coup, se décidant au rabais proposé, criaient au client qui s'éloignait lentement:

— C'est dit, mait' Anthime. J'vous y donne.

Puis, peu à peu, la place se dépeupla, et l'angelus sonnait midi, ceux qui demeuraient trop loin se répandirent dans les auberges.

Chez Jourdain, la grande salle était pleine de mangeurs, comme la vaste cour était pleine de véhicules de toute race, charrettes, cabriolets, chars à bancs, tilburys, carrioles innombrables, jaunes de crotte, déformées, rapiécées, levant au ciel, comme deux bras, leurs brancards, ou bien le nez par terre et le derrière en l'air.

Tout contre les dineurs attablés, l'immense cheminée, pleine de flamme claire, jetait un chaleur vive dans le dos de la rangée de droite. Trois broches tournaient, chargées de poulets, de pigeons et de gigots; et une délectable odeur de viande rôtie et de jus ruisselant sur la peau rissolée, s'envolait de l'âtre, allumant les galetés, mouillait les bouches.

Toute l'aristocratie de la charrieuse mangeait là, chez mait' Jourdain, aubergiste et maçon, un malin qui avait des écus.

Les plats passaient, se vidaient comme les brocs de cidre jaune. Chacun racontait ses affaires, ses achats et ses ventes. On prenait des nouvelles des récoltes. Le temps était bon pour les verts, mais un peu mucre pour les blés.

Tout à coup, le tambour roula, dans la cour, devant la maison. Tout le monde aussitôt fut debout, sauf quelques indifférents, et on courut à la porte, aux fenêtres, la bouche encore pleine et la serviette poitrine d'un campagnard en gaité, ou le long meuglement d'une vache attachée au mur d'un maison.

Après qu'il eut terminé son roulement, le crieur public lança d'une voix saccadée, scandant ses phrases à contretemps:

— Il est fait assavoir aux habitants de Goderville, et en général à toutes — les personnes présentes au marché, qu'il a été perdu ce matin, sur la route de Beuzeville, entre — neuf heures et dix heures, un portefeuille en cuir noir, contenant cinquante francs et des papiers d'affaires. On est prié de le rapporter — à la mairie, incontinent, ou chez maître Fortuné Houlbrèque, de Manneville. Il y aura vingt francs de récompense.

Puis l'homme s'en alla. On entendit encore une fois au loin des battements sourds de l'instrument et la voix affaiblie du crieur.

Alors on se mit à parler de cet événement, en énumérant les chances qu'avait maître Houlbrèque de retrouver ou de ne pas retrouver son portefeuille.

Et le repas s'acheva. On finissait le café, quand le brigadier de gendarmerie parut sur le seuil:

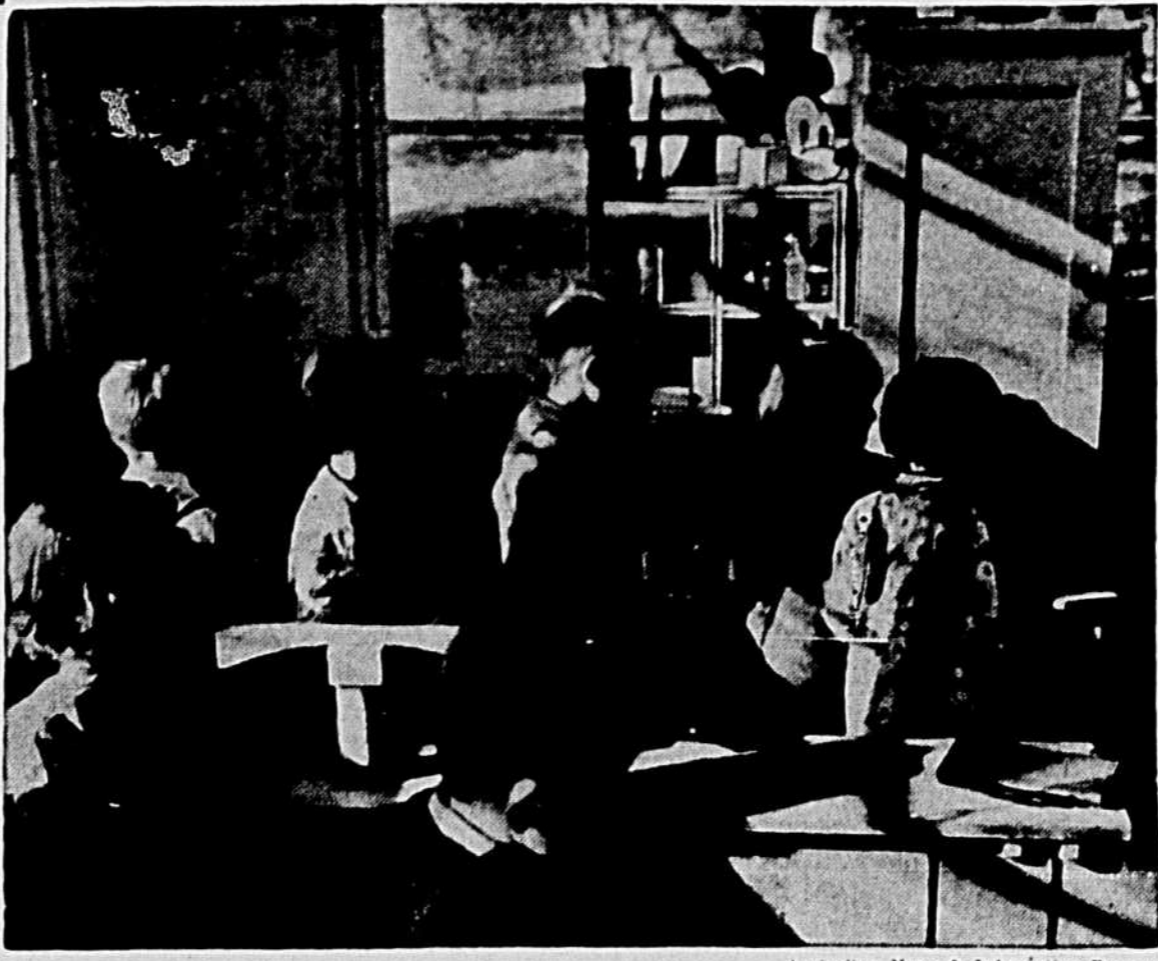
Il demanda: — Maitre Hauchecorne, de Bréauté, est-il ici?

— Maitre Hauchecorne, assis à l'autre bout de la table, répondit: — Me v'là.

— Et le brigadier reprit: — Maitre Hauchecorne, voulez-vous avoir la complaisance de m'accompagner à la mairie. M. le maire voudrait vous parler.

Un paysan, surpris, inquiet, avala d'un coup son petit verre, se leva et, plus courbé encore que le matin, car les premiers pas après chaque repos étaient particulièrement dif-

## ON APPREND AUX ENFANTS AUSTRALIENS A JOUER LES GRANDS



Apprendre aux enfants à se grouper en familles et à limiter les activités des grandes personnes est l'une des principales caractéristiques d'un nouveau jardin de l'enfance en Australie. Dans une garderie d'enfants à Canberra, les enfants de parents travaillant dans des industries de guerre s'apprennent à une expédition de magasinage dans une des larges salles ensoleillées du jardin de l'enfance. Les enfants construisent eux-mêmes leurs tables d'étalage avec des pièces de bois sous la surveillance d'experts.

ficiles, il se mit en route en répétant:

— Me v'là, me v'là. Et il suivit le brigadier.

Le maire l'attendait, assis dans un fauteuil. C'était le notaire de l'endroit, homme gros, grave, à phrases pompeuses.

— Maitre Hauchecorne, dit-il, on vous a vu ce matin ramasser, sur la route de Beuzeville, le portefeuille perdu par maître Houlbrèque, de Manneville.

Le campagnard, interdit, regardait le maire, apeuré déjà par ce soupçon qui pesait sur lui, sans qu'il comprit pourquoi.

— Mé, mé, j'ai ramassé çu portefeuille?

— Oui, vous-même.

— Parole d'honneur, je n'en ai seulement point eu connaissance.

— On vous a vu.

— On m'a vu, mé? Qui ça qui m'a vu?

— M. Malandain, le boursier. Alors le vieux se rappela, comprit et, rougissant de colère:

— Ah! i m'a vu, çu manant! I m'a vu ramasser c'te ficelle-là, tenez, m'sieur le maire.

Et, fouillant au fond de sa poche, il en retira le petit bout de corde.

Mais le maire, incrédule, remuait la tête.

— Vous ne me ferez pas accroire, maitre Hauchecorne, que M. Malandain, qui est un homme digne de foi, a pris ce fil pour un portefeuille.

Le paysan, furieux, leva la main, cracha de côté pour attester son honneur, répétant:

— C'est pourtant la vérité du bon Dieu, la sainte vérité, m'sieur le maire. Là, sur mon âme et mon salut, je l'répète.

Le maire reprit: — Après avoir ramassé l'objet, vous avez même encore cherché longtemps dans la bourse, si quelque pièce de monnaie en son état pas échappé.

Le bonhomme suffoquait d'indignation et de peur.

— Si on peut dire... si on peut dire... des menteries comme ça pour dénaturer un honnête homme! Si on peut dire!...

Il eut beau protester, on ne le crut pas.

Il fut confronté par M. Malandain, qui répéta et soutint son affirmation. Ils s'injurèrent une heure durant. On fouilla, sur sa demande, maître Hauchecorne. On ne trouva rien sur lui.

Enfin, le maire, fort perplexe, le renvoya, en le prévenant qu'il allait aviser le parquet et demander des ordres.

La nouvelle s'était répandue. A sa sortie de la mairie, le vieux fut entouré, interrogé avec une curiosité sérieuse ou goguenarde, mais où n'entrait aucune indignation. Et il se mit à raconter l'histoire de la ficelle. On ne le crut pas. On riait.

Il allait, arrêté par tous, arrêtant ses connaissances, recommençant sans fin son récit et ses protestations, montrant ses poches retournées, pour prouver qu'il n'avait rien.

On lui disait: — Vieux malin, va!

Et il se fâchait, s'exaspérant, enfiévré, désolé de n'être pas cru, ne sachant que faire, et contant toujours son histoire.

La nuit vint. Il fallait partir. Il se mit en route avec trois voisins à qui il montra la place où il avait ramassé le bout de corde; et tout le long du chemin il parla de son aventure.

Le soir, il fit une tournée dans le village de Bréauté, afin de la dire à tout le monde. Il ne rencontra que des incrédules.

Il en fut malade toute la nuit. Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, Marius Paumelle, valet de ferme de maître Breton, cultivateur à Ymauville, rendait le portefeuille et son contenu à maître Houlbrèque, de Manneville.

rapporté à la maison et donné à son patron.

La nouvelle se répandit aux environs. Maître Hauchecorne en fut informé. Il se mit aussitôt en tournée et commença à narrer son histoire complétée du dénouement. Il triomphait.

— C' qui m' faisait dire, disait-il, c'est point tant la chose, comprenez-vous; mais c'est la menterie. Y a rien qui vous nuit comme d'être en réprobation pour une menterie.

Tout le jour il parlait de son aventure, il la contait sur les routes aux gens qui passaient, au cabaret aux gens qui buvaient, à la sortie de l'église le dimanche suivant. Il arrêtait des inconnus pour leur dire. Maintenant, il était tranquille, et pourtant quelque chose le gênait sans qu'il sût au juste ce que c'était. On avait l'air de plaisanter en l'écoutant. On ne paraissait pas convaincu. Il lui semblait sentir des propos derrière son dos.

Le mardi de l'autre semaine, il se rendit au marché de Goderville, uniquement poussé par le besoin de conter son cas.

Malandain, debout sur sa porte, se mit à rire en le voyant passer. Pourquoi?

Il aborda un fermier de Criqueot, qui ne le laissa pas achever et, lui jetant une tape dans le creux de son ventre, lui cria par la figure: "Gros malin, va!" Puis lui tourna les talons.

Maitre Hauchecorne demeura interdit et de plus en plus inquiet. Pourquoi l'avait-on appelé "gros malin"?

Quand il fut assis à table, dans l'auberge de Jourdain, il se remit à expliquer l'affaire.

Un maigron de Montivilliers lui cria:

— Allons, allons, vieille pratique, je la connais, ta ficelle! Hauchecorne balbutia:

— Puisqu'on l'a retrouvé çu portefeuille!

Mais l'autre reprit:

— Tais-té, mon pé, y en a un qui trouve, et y en a un qui l'porte. Ni vu ni connu, je t'embrouille.

Le paysan resta suffoqué. Il comprit enfin. On l'accusait d'avoir fait reporter le portefeuille par un compère, par un complice.

Il vo: protester. Toute la table se mit à rire.

Il ne put achever son diner et s'en alla, au milieu des moqueries.

Il rentra chez lui, honteux et indigné, étranglé par la colère, par la confusion, d'autant plus atterré qu'il était capable, avec sa finanderie de Normand, de faire ce dont on l'accusait, et même de s'en vanter comme d'un bon tour. Son innocence lui apparaissait confusément comme impossible à prouver, sa malice étant connue. Et il se sentait frappé au coeur par l'injustice du soupçon.

Alors il recommença à conter l'aventure, en allongeant chaque jour son récit, ajoutant chaque fois des raisons nouvelles, des protestations plus énergiques, des serments plus solennels qu'il imaginait, qu'il préparait dans ses heures de solitude, l'esprit uniquement occupé de l'histoire de la ficelle. On le croyait d'autant moins que sa défense était plus compliquée et son argumentation plus subtile.

— Ca, c'est des raisons d' menteux, disait-on derrière son dos.

Il le sentait, se rongait les sangs, s'épuisait en efforts inutiles.

Il déprimait à vue d'oeil.

Les plaisants maintenant lui faisaient conter "La Ficelle" pour s'amuser, comme on fait conter sa bataille au soldat qui a fait campagne. Son esprit, atteint à fond, s'affaiblissait.

Vers la fin de décembre, il s'alita. Il mourut dans les premiers jours de janvier, et, dans le délire de l'agonie, il attestait son innocence, répétant:

— Un 'tite ficelle... un 'tite ficelle... t'nez, la voilà, m'sieur le maire.

## ORPHEUM

"Le Chevalier de la Veau-gance"

Un film qui couvre trois continents et sept mers. "Le Chevalier de la Veau-gance", une adaptation française de "Son of Fury", prendra l'affiche vendredi au Cinéma Orpheum. Cette production a été adaptée d'un roman célèbre "Benjamin Blake" de Edison Marshall et met en cause un jeune homme qui court le monde afin d'éclaircir le mystère qui entoure sa naissance. Tyrone Power active la vedette, un caractère plein de fougue et de courage qui ne craint pas l'aventure et découvre l'amour dans une île des mers du sud.

## PRINCESS

"Tarzan and the Amazons"

Le champion des Tarzans de tous temps, Johnny Weissmuller a repris son costume d'homme des bois afin de tourner son neuvième film de la série dans "Tarzan and the Amazons", récente production Sol Lesser qui nous introduit Brenda

## POUR ÊTRE HEUREUX

Pour être heureux, mon amour, Il suffit de peu de chose. Faut pas s'attarder sans retour Aux caresses, aux serments. Lorsque les lèvres sont closes, C'est le sourire qui ment!

L'amour est un oiseau léger Qui vient danser sur nos toits. Son séjour n'est que passer Et tu le sais mieux que moi. Toujours infidèle à son nid, Aux folies fleurs il fait la cour Son vol n'est pas siôt fini Qu'il songe à d'autres amours. Quand il veut revenir au hameau délaissé, La course est trop rude pour son aile blessée. Ainsi le pauvre coeur A ce même bonheur Un jour veut s'attacher. Mais il est trop tard, L'oiseau repart Et l'amour ne fait que passer.

Pour être heureux, mon amour, Il suffit d'un peu de peine, Quelques larmes à la fin du jour, Faut croire à perdre haleine, Les mots qu'apporte le vent... Ce n'est pas l'amour qui ment!

Ernest PALLASCIO-MORIN

Joyce dans le rôle de l'héroïne, et Johnny Sheffield dans celui du garçon de Tarzan. Ce film prend l'affiche vendredi au cinéma Princess. Des femmes d'une race étrange vivent dans une vallée secrète et inaccessible, au coeur de l'Amazonie. Tarzan qui va reconstruire Jane qui revient d'un voyage en Europe, est accompagné de Boy et de Cheta. En cours de route il sauve la vie d'un membre de la tribu des Amazones (Shirley O'Hara) et Tarzan la ramène dans sa tribu.

**AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE**

AVIS est par les présentes donné que HENRI GIACCI, HARMAN, de la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, épouse, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son mari RICHARD WHITTALL SMITH, officier pilote, de la cité de Westmount, district de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 15ème jour de juin 1945. Clarence ROSENHEK, Procureur de la requérante, suite 609, 10 ouest rue St-Jacques, Montréal, Qué.

**AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE**

AVIS est par les présentes donné que Robert Kirkpatrick Scott, cuisinier, de la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son épouse, Olive Levina Lee, de la cité de Westmount, district de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 25ème jour de mai 1945 A.D. LYON W. JACOBS, C.R., 276 ouest, rue St-Jacques, Montréal, Qué. Procureur du requérant.

**AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE**

AVIS est par les présentes donné que Muriel Gertrude McKnight, épouse, de la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session ou à la session suivante, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son mari Thomas Alexander Carroll, constable, de la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère et de désertion.

Daté à Montréal, province de Québec, ce 31ème jour de mai 1945 A.D. LYON W. JACOBS, C.R., Procureur de la requérante, 276 ouest, rue St-Jacques, Montréal, Qué.

**DEMANDE DE DIVORCE**

AVIS est par les présentes donné que Dame Ellen Therese Cramer Watson, inspectrice, de la cité et du district de Montréal, province de Québec, s'adressera au parlement du Canada, à sa prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son mari, Frank Sidney Watson, employé de bureau, de la cité et district de Montréal, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 22e jour de mai 1945. S. W. WEBER, Procureur de la requérante, 276 ouest, rue St-Jacques, Suite 512, Montréal 1, P.Q.

**Le Vrai Chez-Soi**  
**Hôtel St-Regis**  
392, RUE SHERBOURNE  
RA. 4135 TORONTO

## "Nous considérons que c'est un privilège..."

Extrait du rapport annuel de la Dominion Textile Company Limited, présenté aux actionnaires par M. G. B. Gordon, président et administrateur délégué.

UN nombre total de mille soixante-cinq hommes et femmes nous ont laissés pour s'engager; de ce nombre, plus de huit cents sont actuellement en service et attendent leur licenciement ou leur transfert à d'autres théâtres d'opérations.

Les plans destinés à remettre ces hommes et femmes dans leurs différents emplois sont bien avancés. Il existe évidemment une obligation légale chez tous les employeurs de reprendre ces employés, qui sont maintenant des vétérans, et de leur donner un emploi qui ne soit pas moins avantageux que celui qu'ils auraient s'ils étaient restés dans la vie civile. La politique de votre compagnie sous ce rapport, c'est d'aller aussi loin que possible au delà de l'obligation légale. Ce n'est pas par un simple sentiment de devoir que nous allons reprendre ces hommes et ces femmes au service de la compagnie; bien plus, nous considérons que c'est un privilège de les accueillir. De ce groupe d'employés sortiront ceux qui dirigeront éventuellement les affaires de votre compagnie et qui lui permettront de conserver son rang de premier plan dans l'industrie textile.

Nous regrettons profondément de vous faire part que vingt hommes ne reviendront pas; ils ont donné leur vie pour leur pays.

## DOMINION TEXTILE CO. LIMITED

**CAPITAL PAYE ET REERVE \$5,000,000**

**NOUS POUVONS VOUS AIDER**

dans vos placements. Notre profonde connaissance du marché des valeurs et notre expérience dans le domaine des placements peuvent vous servir. Exposez vos problèmes à l'un de nos représentants.

F. G. Donahoe  
Président et  
Général

Morris W. Wilson  
Vice-Président

Gordon W. MacDougall, C.R.  
Vice-Président

**MONTREAL TRUST COMPANY**  
511 PLACE D'ARMES, MONTREAL

HALIFAX WINNIPEG EDMONTON TORONTO VANCOUVER  
ST-JEAN, TERRE-NVE LONDRES, ANGLETERRE NASSAU, BAHAMAS

# À L'AFFICHE

## MONTREAL

**CAPITOL:** "Belle of the Yukon" — "Zombies on Broadway".  
**IMPERIAL:** "Tonight and Every Night" — "Destiny".  
**LOEWS:** "A Song to Remember", 3e semaine.  
**ORPHEUM:** "Le Cavalier de la Vengeance".  
**PALACE:** "Bring on the Girls".  
**PRINCESS:** "Tarzan and the Amazons" — "Nevada".  
**SAINT-DENIS:** "La Belle Equipe" — "Le Porte Veine".  
**ELECTRA:** Jusqu'à vend: "Big Shot" — "Missing Millions" — "Law of the Valley"; sam. à mar: "East of the River" — "My Gal Loves Music" — "Heart of the West".

## QUEBEC

**CANADIEN:** "Le Roman d'un Spahi" — "Bout de Chou".  
**CINEMA DE PARIS:** "Cas de Conscience" — "Rose".

## SHERBROOKE

**CINEMA DE PARIS:** "Le Courrier de Lyon" — "L'Ange du Foyer".

## TROIS-RIVIERES

**CINEMA DE PARIS:** "Mirages" — "La Peau d'un Autre".

## THEATRES et CONCERTS

**STADE MOLSON:** Canadian Concerts and Artists présentent: "BALLET RUSSE", mardi le 3 juillet.

## SAINT-DENIS

### "La Belle Equipe"

Le film "La Belle Equipe" qui prendra l'affiche samedi au Saint-Denis est un drame réalisé de Julien Duvivier et mettant en vedette le grand artiste Jean Gabin et la jolie Viviane Romance.

Ce film est beau et grave. Son scénario très touchant rend un son humain, désespéré. L'histoire évolue dans les milieux populaires ouvriers et les dialogues sont pleins de tact et de naturel.

Au reste le film est empreint d'une sincérité, d'une vérité auxquelles quelques traits ajoutent une force convaincante. Drame des coeurs traités dans une forme très artistique par un homme de grand méritier et de talent comme Duvivier. "La Belle Equipe" est défendu par une équipe de bons artistes avec Gabin en tête suivi de Charles Vanel, Charpin, Marcelle Géniat, Raymond Aimos, Viviane Romance, Micheline Cheirel, Raymond Cordy, Raphael Medina, Robert Lynen, Jacques Baumer.

Il serait difficile de trouver une équipe plus homogène et aux noms plus prestigieux. Le scénario raconte comment cinq amis ayant gagné le gros lot à la Loterie Nationale décident de bâtir une petite guinguette. Ils vivent en frères. C'est le grand rêve social... mais l'un verra comment un à un les amis se sont débinés pour diverses raisons, pour divers motifs et le jour de l'inauguration de la guinguette les cinq amis n'y sont pas.

Il n'est pas de signaler le jeu de chaque artiste. Tous sont à la hauteur de la tâche que leur a confiée Duvivier et l'histoire de cette "Belle Equipe" révèle idéalement sans faire réfléchir certains auditeurs. Un film à ne pas manquer.

Le second film à l'affiche sera "Le Porte-Veine" mettant en vedette l'amusant comique Lucien Baroux et une troupe d'acteurs de premier plan.



Tous les amateurs de ballet seront sans doute ravis d'apprendre que la belle ballerine Irina Baronova sera aux côtés de Léonide Massine et des membres de son ensemble lors de la soirée de ballet en plein air qui sera présentée mardi le 3 juillet au stade Molson.

## LOEW'S

### "A Song to Remember" en 3e Semaine

Riche en couleurs et en aventures romanesques, le film "A Song to Remember" gardera une 3e semaine l'affiche au Loew's. Il décrit la vie de Chopin, sur un scénario musical formé d'une vingtaine d'oeuvres de ce compositeur.

Merle Oberon y personnifie George Sand, dans l'habit masculin que celle-ci affectionnait particulièrement.

L'action se déroule à Paris, en Pologne et à l'île Majorque, et met en vedette Cornel Wilde dans le rôle du grand artiste, et le fameux Paul Muni dans celui du mentor et ami de Chopin.

L'action est faite de la lutte entre le maître de la musique Elsnor (Muni) et la romancière George Sand (Merle Oberon) pour l'ascendant que chacun recherche sur l'esprit du génial compositeur. Réalisé en Technicolor, le film comporte une partition d'une très grande richesse mélodique.

## PALACE

### "Bring On The Girls"

Les plus jolies filles de la compagnie l'aromant remportent le haut à la main, chaque fois qu'il y a compétition, mais lorsqu'elles sont photographiées en technicolor comme pour "Bring On The Girls" qui prend l'affiche vendredi au cinéma Palace, les résultats sont étonnants.

"Bring On The Girls" est une production musicale activée d'étoiles parmi lesquelles Marjorie Reynolds, Veronica Lake, Eddie Bracken et Sonny Tufts. Les costumes ont été dessinés par Edith Head, les décors sont signés Danny Dare et Sidney Lanfield, dirigé. Ce trio a fait merveille.

Situé dans un décor de la marine, "Bring On The Girls" raconte les mésaventures de Bracken qui hérite d'une somme de 1200 millions et qui entre dans la marine pour faire les "good diggers". La première femme qu'il rencontre est Veronica Lake, une vendeuse de cigarettes dans un club de nuit qui est à la recherche d'un homme riche. Sonny, un marin également, qui est chargé de prendre soin de M. Moneybags, tente de séparer les deux jeunes gens mais il commet une erreur.

En 1947, les billets de banques émis au Canada représentaient 95% de l'actif total des banques à charte du Canada. Aujourd'hui, cette circulation ne représente que 22%.

## Jean Gabin au Saint-Denis



Marcelle Géniat et Jean Gabin dans une scène du film "La Belle Equipe" des samedi à l'affiche du SAINT-DENIS.



Randolph Scott et Gipsy Rose Lee dans "Belle of the Yukon", qui prend l'affiche au Capitol.



Tyrone Power et Roddy McDowall dans une scène du film français "Le Cavalier de la Vengeance", que l'on verra au cinéma Orpheum.



Kathryn Lee est une nouvelle figure du ballet dont le charme, la grâce et le talent lui ont valu de faire partie de l'ensemble Ballet Russe de Léonide Massine que l'on verra évoluer avec Massine, lui-même, Irina Baronova, André Eglevsky, Lazowski et autres, lors d'une inoubliable soirée de ballet en plein air, mardi le 3 juillet au stade Molson, l'amphithéâtre de l'avenue des Pins.

## MASSINE et BARONOVA au Stade Molson

Léonide Massine, le directeur artistique de la petite troupe de Ballets Russes que l'on verra au stade Molson de l'avenue des Pins le soir du 3 juillet, est considéré à juste titre comme l'un des plus grands danseurs et chorégraphes actuels.

Il passa huit ans de sa jeunesse à l'École Impériale de danse à Moscou. Il pensait orienter sa carrière vers le théâtre lorsque Diaghilev le fit débiter dans "La Légende de Joseph", de Richard Strauss, à l'Opéra de Paris. Massine est le chorégraphe du "Sacre du Printemps", de la "Symphonie fantastique", de la "Bacchanale", du "Beau Danube", de "Bogatyr", de "Capriccio

Espagnol", de "Gaieté Parisienne", de "The New Yorker", etc. Il nous révéla plusieurs nouveautés au spectacle du 3 juillet.

Irina Baronova, étoile de la troupe, est née en Russie et reçut son éducation en Roumanie, en France et aux Etats-Unis, ce qui la rend tout aussi cosmopolite que peut l'être l'art du ballet. Elle est l'héritière d'illustres traditions artistiques, et s'en est toujours montrée digne. Elle est la ballerina absolue.

Avec une technique impeccable, une gamme de nuances qui lui permet d'aborder toutes les formes de la danse, Baronova est tout aussi remarquable en princesse Aurora, en Sylphide romantique, qu'en ballerine comique.

Anna Istomina, André Eglevsky, Kathryn Lee et Yurek Lazowski complètent ce groupe qui évoluera sous les étoiles. Tout fait présager une foule immense pour ce spectacle d'un genre inédit à Montréal. Il y a 14.000 sièges à prix populaires.

## Les Amis de l'Art

### RAPPORT DES ACTIVITES

#### EXERCICE 1944-45

Membres inscrits: 11,800 dans 265 institutions dont 27 hors de Montréal.

Courrier hebdomadaire: 600 copies distribuées, en français et en anglais, dans les institutions et aux abonnés.

Propagande musicale et littéraire: Billets vendus: Ballets, concerts symphoniques, opéra, opérette, récitals, théâtre, spectacles, film musical, débats, Ice Capades et Ice Follies, 36,676.

Récitals-causeries — organisation de l'Association: Piano, harpe, 13-119.

Billets gratuits: Concerts, conférences, théâtre, concours oratoires, etc., 13,740.

"Laissez-passer" pour visiter: Château de Ramezay, Galerie des Arts, Musée de l'Église Notre-Dame, Musée historique Canadien, 1,695.

Grand total des billets vendus et distribués à titre gracieux: 68,430.

Billets à prix réduit sur présentation de la carte d'identité seulement: France-Film: Théâtre St-Denis (cinéma); Forum (hockey) Ligue Senior et Ligue du C.E.O.C. Invitations transmises aux membres: Expositions de livres, peintures, dessins, photographies, fleurs, travaux d'artisanat, etc.

Au secrétariat: distribution de circulaires, catalogues, revues et volumes offerts par les éditeurs et les libraires, Galeries d'Arts.

Publicité: Emissions radiophoniques offertes à titre gracieux par la Société Radio-Canada, les postes CKAC et CHLP.

Offerte par les journaux et revues: La Presse, La Patrie, La Gazette, Le Canada, Le Devoir, Le Herald, Le Jour, Le Petit Journal, Le Quartier-Latin, Le Star, La JEC, La Revue Populaire, Le Samedi, Le Passe-Temps, Relations, Revue de l'Oratoire, L'Avenir du Nord (St-Jérôme), La Voix des Mille Îles (St-Thérèse), Le Canada Français (St-Jean), Le Clairon (St-Hyacinthe), les journaux et revues de Collèges, l'École Canadienne.

## Une Soirée de Ballet en plein air

MARDI, 3 JUILLET

STADE MOLSON

BILTS: 0.50, 0.75, \$1.00, \$1.25, \$1.50 plus taxes. Chez Ed. Prehambault, 811, 6201; C. W. Lindsay, 7701; L. N. Messier, P.A. 3541; Pharm. Lucaille, Verdun, Y.O. 2417. En cas de pluie, remis au lendemain.

## Ballet Russe

HIGHLIGHTS de Massine avec MASSINE, BARONOVA, EGLEVSKY, LAZOWSKI, ISTOMINA, LEE.

## Le Vrai Chez-Soi Hôtel St-Regis

392, RUE SHERBOURNE RA. 4135 TORONTO

## UN EXEMPLE QUE NOUS DONNE LA NATURE

### LE MORSE

DORT CONFORTABLEMENT SUR UNE BANQUISE. LE MORSE N'A PAS UNE FOURRURE ÉPAISSE MAIS PAR CONTRE SA PEAU A PLUS D'UN POUCE D'ÉPAISSEUR. SOUS CE LOURD MANTEAU IL PORTE UN SOUS-VÊTEMENT DE PLUSIEURS COUCHES DE GRAISSE. IL EST ABONDAMMENT PROTÉGÉ ET IL NE CRAINT NULLEMENT LES NUITS GLACÉES DE L'ARCTIQUE.



LES OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE CONSTITUENT UN BON "MANTEAU" POUR ASSURER LE CONFORT ET LA SÉCURITÉ. CONSERVEZ VOS OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE — ELLES SONT UNE PROTECTION POUR VOTRE FAMILLE ET POUR VOUS-MÊME.

LA BRASSERIE Frontenac LIMITEE

**TYRONE POWER**  
**Le Cavalier de la Vengeance**  
**GENE TIERNEY**  
**ORPHEUM**

**RANDOLPH SCOTT** **DINAN SHORE**  
**GYPSY ROSE LEE** **BOB BURKS**  
**BELLE OF THE YUKON**  
**CAPITOL**

**Bring on the Girls**  
**LAKE TUFIS BRACKEN**  
**REYNOLDS**  
**PALACE**

**EDGAR RICE BURROUGHS**  
**TARZAN AND THE AMAZONS**  
**JOHNNY WEISSMULLER**  
**PRINCESS**

**A Song to Remember**  
**PAUL MUNI** **MERLE OBERON**  
**LOEWS**

**SAINT-DENIS**  
**La Belle Equipe**  
**JEAN GABIN**  
**CHARLES VANEL**  
**VIVIANE ROMANCE**

**PARC BELMONT**  
**THRIFT-STOP & SHOP**

**HARVEY & MILLETTE**  
**UNE DOUBLE ATTRACTION**

**The Cycling Victorias**  
**DANSE aux accords de STAN WOOD**  
**tous les soirs et le dimanche après-midi**

